



Ayşe Arat,
maître
sculptrice et
céramiste

> P. 7

Bülent Akarcalı :
« La France ne
perdra rien en se
rapprochant de
la Turquie,
au contraire. »

> P. 2



Entretien avec M. Julien Thöni,
Consul général de Suisse à Istanbul :
« Ce qui caractérise la Turquie, c'est
le sens de l'entrepreneuriat »



Dr Hüseyin Latif et Elif Demir > P. 3

Aujourd'hui la Turquie



207 F:6€
N° ISSN : 1305-6476

Istanbul - Paris - Ankara - Genève - Izmir - Bruxelles - Bodrum - Montréal

18 TL - 6 euros

www.aujourdhuilaturquie.com

Le Journal francophone de la Turquie numéro 207, Juin 2022

La ville d'Isparta : « la capitale de la rose » en Turquie

La région montagneuse d'Isparta située au sud-ouest de la Turquie regorge de plantations de la fleur la plus courtisée du monde, la rose Damascena. Les conditions optimales sont réunies pour sa culture. Chaque année, de mai à juin, des petites mains cueillent près de 8 000 tonnes de roses par an. Sa cueillette est faite à la main, tôt dans la matinée, lorsque son parfum est le plus intense. Une fois cueillies, celles-ci sont distillées pour extraire l'huile essentielle de rose. L'arôme distinct de la rose des terres anatoliennes est subtilement sucré ce qui la rend encore plus spéciale. Du champ à l'essence précieux, la transformation des roses Damascena en un parfum suave et subtilement sucré.

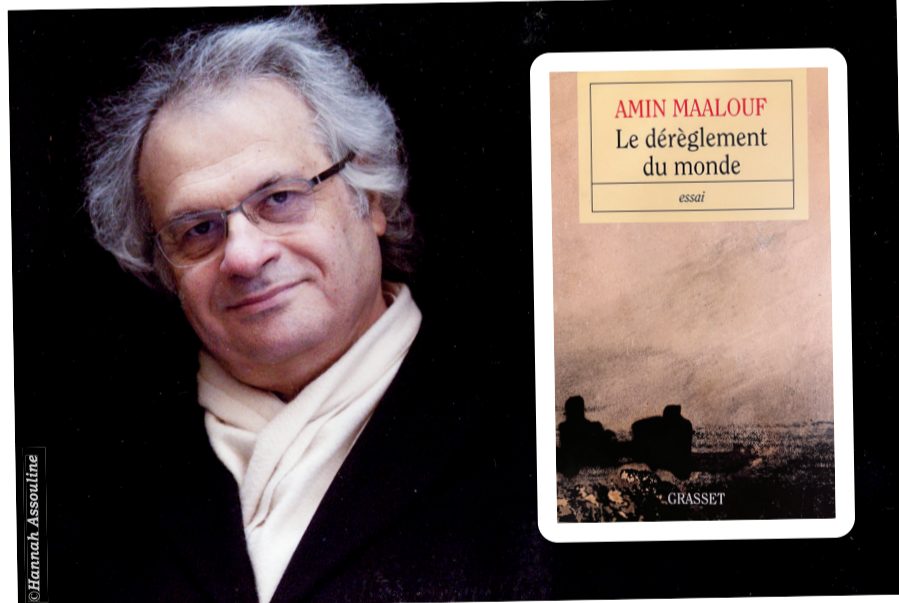
Courant mi-mai, j'ai accompagné une nouvelle fois les élèves du club permaculture des lycées français Notre-Dame de Sion et Saint Michel et leurs professeurs respectifs Mesdames Seval Erol et Inci Kimyonsan, pour le troisième volet de leur projet intitulé « la trajectoire d'un produit agricole ». Après la récolte des olives et des cotons, nous sommes allés cette fois assister à la cueillette des roses à Isparta dans l'Anatolie Sud-Est. Comme dans les deux précédents voyages, nous avons été accompagnés par le photographe Alberto Modiano qui a photographié les élèves durant le voyage.



> P. 9

Amin Maalouf :
« Je me sens proche de la
Turquie et de son histoire »

Chers lecteurs, j'ai le grand plaisir et l'honneur d'accueillir sur ces pages l'un de ces immenses auteurs qui ont façonné notre siècle, mais aussi le siècle dernier que ce soit par un talent inimitable, mais aussi par une grande connaissance de l'humanité et une culture multidimensionnelle. J'ai nommé Amin Maalouf, membre de l'Académie française, qui nous a fourni beaucoup de moments exceptionnels pendant nos lectures, mais aussi une meilleure compréhension de notre monde actuel.



Cher Amin Maalouf, je vous souhaite la bienvenue. Vous êtes l'un des écrivains qui n'ont pas besoin d'être présentés. Nos lecteurs sont francophones, de toute origine confondue, de la Turquie, de la France, de l'Afrique, de l'Amérique... Bref, ils reflètent une communauté hétéroclite mais aussi unie sous la langue de Molière. Quel serait votre premier message pour eux ?

Amin Maalouf- A.M. : Mes premiers mots seront pour leur dire que la multiplicité des langues est à la fois une chance et une vertu. Chacun d'entre nous possède une ou deux langues identitaires, une ou deux langues pour communiquer avec diverses cultures, et la connaissance que nous avons de la langue française nous relie, par-delà

les océans, par-delà les différences ethniques et les différences d'opinions, à des valeurs communes, et à un désir d'universalité. C'est là, pour chacun d'entre nous, un héritage précieux, et comme une voix intérieure.

Vous êtes l'un des auteurs étrangers les plus lus en Turquie. Quelles sont vos pensées pour le pays ?

A.M. : Je me sens proche de la Turquie et de son histoire, qui est en bonne partie la mienne, celle de mon pays natal, le Liban, et celle de mes ancêtres, qui ont tous appartenu, depuis le seizième siècle, à l'univers ottoman. Pour le passionné d'histoire que je suis, la Turquie n'est pas tout à fait un pays étranger, nous avons tant de choses en commun. Ne serait-ce que la cuisine...

Eren Paykal > P. 4

La Nuit étoilée de Vincent Van Gogh

Michael Emami > P. 12



Retour sur...

Le bain turc : la pratique moderne d'un héritage ancestral, Dalila Achammami, P. 6

Le cabaret Maksim des années 1920, Gözde Pamuk, P. 8

Marilyn dans chaque maison, Sırma Parman, P. 12

Le retour « Me voilà de retour dans ma ville. »

Ali Türek > P. 9



bizimavrupa@gmail.com



Dr. Olivier Buirette

Le 3 avril 2022, le Fidesz de Viktor Orbán remportait une fois encore la majorité aux élections législatives hongroises avec 53,1 %, confirmant ainsi le maintien au pouvoir du premier ministre conservateur de retour aux affaires à Budapest depuis 2010. Parallèlement, on votait aussi en Serbie pour l'élection présidentielle qui devait amorcer, avec 60 %, la reconduction d'Alexandre Vujić en place depuis 2017. Le maintien de ces deux personnalités fortes ; l'une au sein de l'UE et l'autre en marge et qui maintient habilement à la fois sa candidature (renforcée encore par ce récent référendum donnant en janvier 2022 : 60,24 % de « oui » à la mise en conformité des institutions judiciaires avec l'UE) et une position modérée vis-à-vis de la Russie ; a pour principale conséquence de montrer principalement la diversité des positions tant dans les



Continuités politiques à l'Est et conséquences : « Les conséquences des victoires de Viktor Orbán en Hongrie et d'Alexandre Vujić en Serbie. »

pays d'Europe centrale et orientale au sein des 27, que parmi les candidats à l'adhésion.

La pression exercée par l'actuel conflit en Ukraine est évidemment l'une des principales raisons, le slogan de Victor Orbán n'était-il pas « Paix et Sécurité – Béke és Biztonság » ? Celui-ci développait une position de quasi neutralité vis-à-vis de ce conflit, ce qui n'est pas sans rappeler, toute proportion gardée, le souhait de la Hongrie de 1956 de sortir du camp socialiste, et plus précisément du Pacte de Varsovie créée en 1955, en devenant un état neutre comme l'avait fait l'Autriche voisine en obtenant ainsi le départ de l'occupation d'une partie de son territoire par l'Armée rouge ?

Tout ceci est bien sûr à mettre sous l'éclairage de la réélection d'Emmanuel Macron le 24 avril à la présidence de la République française, ce qui relance bien la poursuite jusqu'à fin juin, de la Présidence Française de l'Union Européenne (PFUE). L'Europe va donc dans les semaines à venir, revenir dans le jeu diplomatique pour une tentative de sortie de crise.

Il faudra donc composer avec des points de vue divergents parmi les 27, avec aussi des situations diverses dans les Balkans, sans oublier cette nouvelle donne créée par la candidature de la Suède et de la Finlande à leur entrée dans l'OTAN, suivant toujours le même principe à l'œuvre, en tout cas depuis 1990, à savoir de bénéficier de la protection de l'Alliance face aux risques éventuels qui pourraient notamment venir depuis l'Est.

En tout état de cause, le maintien au pouvoir d'Alexandre Vujić en Serbie confirme bien que dans les mois qui viennent, la situation dans les Balkans sera à prendre en compte notamment avec ce souhait exprimé clairement par la composante serbe de la Bosnie Herzégovine, la *Republika Srpska*, de quitter la structure mise en place en 1995 par les accords de Dayton et de demander ainsi son rattachement à la République de Serbie voisine. Quelle sera alors la position d'un Alexandre Vujić fraîchement réélu ? Nous avons déjà évoqué cette question dans un article précédent.

De même, le pôle dit des « démocraties illibérales » se trouve en tout état de cause renforcé par cette réélection de Victor Orbán en Hongrie, toujours mis sous la coupe depuis début avril de sanctions de l'UE face aux dérives multiples de l'état de droit, tout comme bien

sûr en Pologne. Ces aspects devront être pris en compte pour ces deux pays importants de l'Union européenne, surtout dans une PFUE qui va se terminer en juin et au cours de laquelle Emmanuel Macron, qui, comme il



l'a annoncé, recherchera jusqu'au bout une sortie diplomatique dans le conflit ukrainien.

Les voies de la diplomatie sont multiples et c'est de cette diversité et de sa prise en compte que pourront émerger les solutions à venir pour un espoir d'apaisement sur notre continent.

Bülent Akarcalı : « La France ne perdra rien en se rapprochant de la Turquie, au contraire. »

Jadis Ministre de la santé puis du tourisme, Bülent Akarcalı est également à l'origine de la Fondation pour la démocratie en Turquie, de l'Université de Bilgi, ainsi que de la fondation Saint Joseph. Grâce au français impeccable qu'il tient fièrement de son enseignement au collège Saint Joseph, nous avons pu échanger au sujet des relations franco-turques.

Quelle est la relation qui vous lie à la France ?

Je suis un ancien de *Saint Joseph* à Izmir, puis à Istanbul où j'ai appris le français. Nous y avons été formés comme des « rambos » mais j'en suis reconnaissant. Je suis un grand mécène de l'école. En 1983 j'ai été élu député d'Istanbul. J'ai pris en charge le collège St Joseph dans ses éventuels problèmes etc. mais surtout pour l'agrandir, et nous avons créé la *Fondation St Joseph* qui a elle-même créé l'école *Petit Prince* 100 % autofinancé.

C'est moi qui ai rétabli les relations franco-turques en 1984, avec le *Parti de la mère patrie*. Il n'y avait pas un seul représentant français qui participait aux réceptions de l'ambassade de Turquie à Paris, la Turquie était « bannie » à cause du coup d'état de 1980. En ma qualité de vice-président du parti, je suis d'abord allé voir Jacques Chirac et ensuite François Mitterrand. En six mois c'était l'inverse si bien que je participais à la campagne des élections aux côtés de Jacques Chirac.

Ce qui est important c'est que cette tendance à l'égard de la Turquie a fortement marqué l'opinion publique française, les médias etc., de telle manière que 99 % des articles sur la Turquie publiés en France depuis Sarkozy sont négatifs. J'ai écrit à l'AFP, on m'a répondu : « ce sont

les nouvelles que l'on attend de nous ».

Qu'espérez-vous des relations entre la France et la Turquie à l'avenir ?

Il y a en Turquie une grande communauté de français qui ne se regroupent qu'entre français et ne parlent presque pas le turc. De notre côté, nous ne connaissons que trop bien la France. C'est une chance, non seulement pour la France mais aussi pour l'Europe de connaître la Turquie.

Il y a aujourd'hui peut-être 100.000 turcs qui ont un niveau d'éducation très important et exercent aussi bien dans le secteur privé que public qui sont diplômés des écoles francophones. Je suis moi-même fondateur du collège *Petit Prince* qui a plus de 1000 élèves francophones, or on ne reçoit aucun centime d'assistance de la France. Pourtant ces écoles sont de grandes richesses pour les deux pays.

J'ai toujours dit que la France ignore son héritage culturel en Turquie. Par exemple, il y a plus de 5000 mots d'origine française dans la langue turque, mais aussi dans tout ce qui est relatif à la science, par exemple la médecine. De plus, la France a été le premier pays à reconnaître la République turque, il est très dommage d'oublier cela. Nous avons en commun avec l'Europe : le code pénal turc est calqué sur le celui d'Ita-

lie, le code de commerce vient de France, notre code civil est identique au code civil suisse. La France et l'Europe doivent, en fait, aider la Turquie à ne plus commettre d'erreurs. Il faut cesser cette bataille car c'est aussi la volonté du peuple turc.

Bien-sûr la Turquie pose des problèmes sur certains plans mais il appartient aussi à la France de faire certains efforts, pour l'intérêt des deux parties. Nous avons des intérêts communs, il convient de ne pas juger la Turquie uniquement sur son passif. Or il n'est présenté à l'opinion publique française que le passif négatif de la Turquie. Pourquoi ne pas au contraire voire la Turquie comme un partenaire de grande importance, l'un des rares pays musulmans qui est en démocratie ?

Pensez-vous que votre conviction au sujet d'un potentiel rapprochement entre la France et la Turquie soit partagé par une majorité de turcs ?

Bien-sûr. Je parle d'abord de la population turque. L'opinion publique turque est peut-être beaucoup plus disposée que l'autorité politique ou administrative bureaucratique. En France c'est un peu l'inverse et c'est là le problème. Mais en Turquie l'opinion publique est très favorable à la France, à commencer par tous les étudiants et anciens étudiants d'éta-



blissements francophones du pays ainsi que leur famille, ou encore les familles des turcs parties vivre en France.

Mon message est celui-ci : la France ne perdra rien en se rapprochant de la Turquie, au contraire. C'est en devenant ami à nouveau que la Turquie adhérera davantage aux valeurs de la France et de la démocratie. Dans un concept de relation entièrement normalisée, basé sur la confiance et non sur l'intérêt mutuel, on peut surmonter les difficultés. Or la Turquie est non seulement disposée à cela, mais elle dispose également des ressources humaines et culturelles nécessaires à ce rapprochement. Sur les 800 000 turcs qui vivent aujourd'hui en France, il y en a plus de 20 000 qui sont issus de voies académiques et intellectuelles reconnues. Si les dispositions politiques sont prises par la France, grâce ces ressources notamment, alors on accèdera à des résultats très positifs.

* Caroline Deschamps

Entretien avec M. Julien Thöni, Consul général de Suisse à Istanbul : « Ce qui caractérise la Turquie, c'est le sens de l'entrepreneuriat »

C'est ce que l'on appelle une promotion à point nommé. En septembre 2019, M. Julien Thöni a été affecté au poste de Consul général de Suisse à Istanbul, seulement quelques mois avant l'apparition de l'épidémie de Covid-19. Depuis, la vie a repris son cours, et M. Julien Thöni a accepté de répondre à nos questions sur les devoirs afférents à son rôle de Consul, ainsi que sur la manière dont leur bonne conduite a été chamboulée par la pandémie. Il est également revenu sur l'état des relations bilatérales suisse-turques, exprimant son optimisme dans le développement de projets communs qui verront très bientôt le jour.

Vous avez vécu de nombreux jours confinés en Turquie, quel effet a eu la pandémie sur votre travail ?

Le déclenchement de la pandémie en mars 2020 a eu un effet considérable sur le travail du Consulat général. Comme vous le savez, le Consulat est chargé d'une part d'établir les visas et de fournir l'ensemble des services consulaires aux Suisses résidant ou de passage en Turquie. Par ailleurs, le Consulat général, qui abrite le Swiss Business Hub Turquie, soutient les entreprises suisses établies à Istanbul, élargit les contacts avec elles, et développe des projets culturels dans de nombreux domaines. Ces projets, dans le domaine du cinéma, de la littérature, de la danse et des arts visent notamment à créer de nouveaux ponts entre nos deux pays.

Dès mars 2020 et pour plusieurs semaines nous sommes passés en mode gestion de crise avec comme objectif principal de protéger notre personnel, de continuer à fournir les services de base à nos concitoyens ainsi que les visas nécessaires. De gros efforts ont été fournis afin d'organiser un rapatriement des citoyens souhaitant rapidement rentrer en Suisse, ce qui fut fait le 23 avril 2020. Evidemment, certains projets culturels ont été repoussés. Les contacts avec les entreprises se sont déroulés davantage de manière virtuelle tout comme ceux avec les représentants politiques locaux. Toutefois je n'ai jamais renoncé à effectuer des visites et des rencontres en présentiel, car la qualité des entretiens et de la coopération qui s'ensuit est bien plus substantielle. J'ai dû également patienter jusqu'en juin 2021 pour effectuer des voyages officiels en Turquie. Et progressivement dès mi-2021 les choses se sont véritablement améliorées.

Fin 2020, malgré la pandémie, le Consulat général a organisé un magnifique projet avec l'artiste Saype (qui réside en Suisse). Saype a peint d'immenses fresques biodégradables sur herbe sur les deux côtés du Bosphore. En octobre 2021, nous avons également mis sur pied avec des partenaires variés une conférence internationale consacrées à deux architectes suisses, Giuseppe et Gaspare Fossati, qui ont construit une quarantaine d'édifices à Istanbul au milieu du XIX^{ème}.

Cela fait maintenant plusieurs années que vous êtes en Turquie. Que pensez-vous de la francophonie ici ?

La francophonie en Turquie est riche, variée et dynamique. Il s'agit pour moi d'un excellent moyen de rencontrer différemment les interlocuteurs et interlocutrices turques, jeunes et moins jeunes, que ce soit dans le domaine musical, de

l'éducation, culinaire, de la littérature ou encore dans le monde des affaires. Le français est une langue qui permet d'élargir nos contacts et pour les jeunes d'accroître leurs débouchés professionnels. Il faut souligner que la Suisse offre un enseignement universitaire en français dans quatre universités (Fribourg, Genève, Lausanne et Neuchâtel) sans parler de l'Ecole Polytechnique Fédérale de Lausanne qui, elle aussi, attire régulièrement des étudiant/es turques. La Francophonie à Istanbul peut s'appuyer sur d'excellentes écoles qui préparent au Baccalauréat sans parler de Galatasaray. J'ai ressenti un grand intérêt en Turquie pour la francophonie. Il s'agit aussi de promouvoir et d'organiser ensemble des projets, comme par exemple en mars dernier avec les Consuls généraux du Canada, de Belgique, de France, du Liban, du Maroc et de la Tunisie. La francophonie gagne en visibilité lorsque tous les acteurs concernés agissent ensemble.

Pouvez-vous nous parler brièvement des relations économiques et commerciales entre la Suisse et la Turquie ?

Les relations économiques et commerciales entre nos deux pays sont diversifiées et intenses. Elles reflètent aussi la profondeur historique de nos relations. Certaines entreprises suisses sont actives en Turquie depuis le XI^{ème} siècle. Actuellement, la Suisse est le 6^{ème} plus important investisseur en Turquie. Le montant des investissements est de plusieurs milliards de francs suisses et les places de travail créées dépassent les 15 000 postes de travail. Des entreprises suisses actives dans les biens d'équipements, l'alimentation, les boissons, les fragrances et saveurs, les matériaux de construction sont bien implantées en Turquie.

En 2021, sur le plan des échanges commerciaux, le volume total atteint environ 3 milliards de francs suisses et 4 milliards en comptant aussi les métaux précieux. Les produits pharmaceutiques et issus de la chimie occupent la première place (58 % du total) suivis des machines-outils (17 %) et des montres (13 %). L'essentiel des importations depuis la Turquie est constitué de textiles. Il faut souligner que la Suisse et la Turquie sont liées depuis octobre 2021 par un accord de libre-échange modernisé qui offre des conditions d'échanges plus favorables. Nos étroites relations économiques, le fait que la Turquie fasse partie du G20, le fort potentiel de croissance

du pays sont autant de facteurs qui font qu'elle est un pays prioritaire de notre politique étrangère.

Quelles sont les villes et les régions les plus prisées par les entreprises suisses en Turquie ? Pourquoi ?

Istanbul et son pourtour y compris ses zones industrielles ainsi que Bursa et Izmir sont les principales régions d'intérêt. Elles y trouvent de bonnes conditions de production. Je suis persuadé que de nombreuses autres régions de Turquie comme Gaziantep pourraient attirer des entreprises suisses.

Quelles activités avez-vous dernièrement organisées ?

Récemment, nous avons organisé plusieurs projets notamment dans le domaine culturel. L'écrivain suisse Jonas Lüscher a effectué une tournée de présentation de sa nouvelle (« le Printemps des Barbares » dans plusieurs villes de Turquie (Istanbul, Izmir, Ankara, Diyarbakır et Mardin). Le pianiste genevois Marc Perrenoud s'est aussi produit avec le soutien du Consulat et de l'Ambassade à Ankara, Izmir et Istanbul.

Nous avons activement participé à la Francophonie avec des films suisses dans ces mêmes trois villes en coopération avec l'Institut Français et en invitant un photographe suisse Nicolas Brodard et une troupe de théâtre d'improvisation qui ont étroitement travaillé avec les écoles

francophones d'Istanbul. Et une exposition sur le thème « femme et durabilité » préparée par six femmes artistes suisses et turques a été présentée (sous la direction de l'Ambassade à Ankara).

Dans le domaine des relations entre villes, nous avons accueilli le Maire de Lausanne en avril qui a effectué une visite à Istanbul, notamment auprès du Maire M. Ekrem İmamoğlu et du Maire de Şişli, M. Muammer Keskin.

Quelles sont les activités prévues à l'agenda en ce moment ?

Pour 2022, deux magnifiques événements sont programmés. Les 26-27 juin, le ballet de Zürich présentera la chorégraphie Anna Karénine à Istanbul et les 23-25 septembre le Consulat général, la Chambre de Commerce Suisse en Turquie et le SBH Turquie organiseront les Journées Suisses sur le thème de l'innovation et de la durabilité. Ce sera l'occasion d'échanger sur cette thématique lors du forum économique et de montrer au public turc différentes facettes de la Suisse notamment en matière culturelle, culinaire, éducationnelle et historique.



La fin de la pandémie : quand les droits consulaires reprennent leurs droits

M. Thöni figure parmi ces rares diplomates dont la présence n'aura jamais été aussi cruciale : assurer le devoir d'intérêt général envers ses concitoyens dans une période incertaine, voire dangereuse. Si la fonction consulaire vise essentiellement à délivrer les visas aux Suisses résidant en Turquie, M. Thöni a, cette fois-ci, participé à l'exercice inverse : organiser le rapatriement de ses concitoyens en Suisse, et ce, dès le 23 avril 2020. Toutefois, cette période délicate ne l'a pas empêché de tisser des liens avec la communauté stambouliote : « je n'ai jamais renoncé à effectuer des visites et des rencontres en présentiel », arguant que « la qualité des entretiens et de la coopération qui s'ensuit est bien plus substantielle ». Malgré les liens distendus de par l'éloignement forcé, la culture et l'art étaient bel et bien au rendez-vous. Qu'il s'agisse de l'artiste franco-suisse Saype qui a peint d'immenses fresques biodégradables sur les rives européenne et asiatique du Bosphore, ou encore l'organisation de conférences autour d'architectes renommés tels que Giuseppe ou Gaspare Fossati qui a restauré Sainte-Sophie au milieu du XIX^{ème} siècle, le génie suisse a trouvé divers moyens d'expression.

Entre la Suisse et la Turquie, des intrications économiques intenses

Antérieurement aux échanges artistiques, c'est bien la présence d'entreprises suisses en Turquie qui est notable, et ce, depuis le XIX^{ème} siècle. « Actuellement, la Suisse est le sixième plus grand investisseur en Turquie », souligne le Consul Général. Cette forte dimension économique est également caractérisée par la création de 15 000 postes par les employeurs suisses en Turquie. Parmi les secteurs en expansion se trouvent les entreprises actives dans les biens d'équipement tel que Schindler, dans l'alimentation avec Nestlé, ou encore dans les matériaux de construction. Quant à la Turquie, elle exporte essentiellement du textile. Si les littoraux et les zones industrielles telles que Bursa et Izmir constituent des lieux privilégiés pour le développement économique des fleurons suisses, M. Thöni est « persuadé que de nombreuses autres régions de Turquie comme Gaziantep pourraient attirer des entreprises suisses ». Selon M. Thöni, le fait que la Turquie figure parmi les vingt plus grandes puissances constitue un atout considérable, incitant les entrepreneurs à investir en Turquie.

La culture suisse et le monde francophone : le retour inachevé

Les événements culturels semblent plus que jamais ponctuer l'agenda du Consul Général. Dans les jours qui viennent, M. Thöni doit assister au festival du film à Kadıköy, ce qui sera immédiatement suivi d'un festival de jazz. Sont également à noter dans l'agenda deux événements majeurs : le premier concerne la représentation du chef-d'œuvre de Tolstoï, Anna Karénine, par le ballet de Zürich les 26 et 27 juin. Le second est organisé par le Consulat général, la Chambre de Commerce Suisse en Turquie ainsi que par le SBH les 23-25 septembre et est relatif aux thématiques d'innovation, de durabilité pour sensibiliser un maximum de personnes à ces sujets.



Amin Maalouf : « Je me sens proche de la Turquie et de son histoire »

(Suite de la page 1)

Votre dernier livre, *Nos Frères Inattendus (Empedokles'in Dostlari)* est, si j'ose m'exprimer ainsi, un livre pré-moitoire. Bien sûr vous évoquez une menace nucléaire qui incomberait au monde entier. Nous vivons actuellement une guerre fratricide entre la Russie et la République d'Ukraine qui a tendance à menacer l'équilibre mondial. Comment jugez-vous cette guerre et ses répercussions sur la stabilité mondiale ?

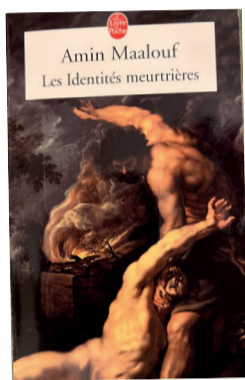
A.M. : En exergue de ce livre, j'ai cité une phrase de l'écrivain allemand Novalis, disant que « les romans naissent des manquements de l'Histoire », et c'est réellement ce qui m'a poussé à l'écrire. J'ai, en effet, le sentiment que le monde est à la dérive, et que les périls sont immenses, y compris le péril nucléaire. Ce qui m'attriste, et me met parfois en colère, c'est que toute cette dérive aurait pu être évitée. Depuis que j'ai ouvert les yeux sur le monde, je suis les événements avec un intérêt qui ne se dément pas, et ce que j'observe, en toute objectivité, c'est que notre monde est horriblement mal gouverné, que de nombreux conflits s'enveniment sans qu'on cherche vraiment à les résoudre.

Vous êtes un enfant du Liban, donc du Levant. Je considère le Levant comme une entité spécifique malgré ses différences religieuses, ethniques et la haine séculaire entre les peuples l'y habitant. Est-ce que la notion du Levant, avec son passé, sa tradition, sa vocation commerciale, sa culture em-mêlée pourrait finalement permettre une paix juste et durable pour la région ? Une sorte d'union levantine est-elle trop utopique ?

A.M. : J'aimerais pouvoir vous dire que le Levant de mes rêves existera un jour. Hélas, je ne le crois pas. Je ne perds pas espoir, pas entièrement, mais je ne veux pas me laisser aveugler par mes souhaits et par mes espérances. Je reste persuadé que le Liban, et l'ensemble du Levant, auraient dû et auraient pu devenir un phare pour l'humanité, un modèle de coexistence harmonieuse et de foisonnement culturel et intellectuel. Mais l'Histoire n'a pas suivi ce cours prometteur, et il est peu probable que ce qui s'est brisé pourra encore être réparé.

La France a élu son président... Que pensez-vous du climat politique et social de la France ? Les menaces culturelles, l'islamophobie, la résurgence de l'antisémitisme ? La France est-elle toujours la terre de tolérance et des lumières ?

A.M. : Il est vrai que la période électorale a connu des débats qui suscitent l'inquiétude, mais la France ne se porte pas aussi mal que certains se plaisent à le dire. Je n'irai pas jusqu'à dire qu'elle se porte à merveille, parce qu'aucun pays ne peut échapper aux tumultes économiques, sociaux, identitaires ou militaires qui affectent le monde d'aujourd'hui. De surcroît, l'avenir est indéniablement incertain, sur tous ces plans, et aussi sur le plan des institutions, qui ne fonctionnent plus très bien. Il faut réinventer la démocratie, réinventer la coexistence, réinventer la notion d'identité... Ce sont là des tâches gigantesques, auxquelles les dirigeants ne s'attèlent pas comme il le faudrait. Ni en France, ni dans le reste du monde.



Cher Monsieur Maalouf, avec votre permission, je voudrais me pencher maintenant sur vos préférences littéraires, les auteurs et les poètes – je sais que vous aimez les poèmes- qu'aimez-vous lire ?

A.M. : Mes lectures sont extrêmement variées. Il m'arrive souvent, en effet, de lire et de relire, avec délectation, des poèmes des temps anciens, et quelquefois des poèmes récents. Mais je lis aussi beaucoup d'ouvrages à caractère historique, sur toutes les régions du monde, et sur diverses époques. Et bien entendu, je lis

des romans, le plus souvent des classiques. Mes goûts sont éclectiques, et j'aime bien me lancer à la découverte d'un auteur ou d'un thème que j'ignorais complètement...

En lisant vos livres, vos récits, j'ai toujours à cœur de les accompagner par une musique. Qu'en pensez-vous ?

A.M. : Pour ma part, j'écoute souvent de la musique classique, mais pas pendant que j'écris. Les mots et les phrases ont besoin de trouver leur rythme propre, leur musique propre, ce qui exige un environnement silencieux. Mais je ne parle là que de ma propre expérience, de mes propres habitudes, j'allais dire « de mes propres travers ». Je sais que d'autres écrivains n'ont pas la même attitude, et qu'ils écrivent mieux en musique...

Quels sont vos projets futurs que ce soit les œuvres prochaines ou vos activités culturelles et sociales ?



A.M. : Je suis plongé dans l'écriture depuis plus d'un an. Mais j'ai pour habitude de ne jamais parler d'un livre tant qu'il n'est pas sous presse. L'observation du monde me fascine autant qu'elle m'inquiète, et je ne me lasse pas de la contempler, en essayant de la « déchiffrer ». De ce fait, mon prochain livre sera sûrement influencé, comme les précédents, par la marche erratique du monde.

Vous nous avez donné une grande opportunité de vous lire sur ces pages, l'unique journal publié en français en Turquie. Si vous souhaitez y ajouter quoi que ce soit, je vous en serai extrêmement reconnaissant.

A.M. : Je voudrais seulement saluer vos lecteurs, en formant le vœu, pour eux, pour leurs proches, et pour nous tous, que le monde où nous vivons retrouve bientôt la paix, la sérénité, l'harmonie, et un certain degré de bonne gouvernance. Et que la multiplicité des langues continuera à rapprocher nos semblables, en dépit de leurs différences.

Cher Monsieur Maalouf, c'était un privilège sans pareil de vous lire. Veuillez accepter ma gratitude éternelle.

* Propos recueillis par Eren Paykal



Sati Karagöz

Dans son premier roman, **“Julie”**, l'auteure dresse le portrait de femmes qui vivent aux

XIX^e et XX^e siècles entre la Belgique et le Nord de la France. Elle y dévoile des générations de femmes fortes qui traversent des épreuves difficiles dans des conditions de vie précaires à la campagne et qui prennent leur destin en main.

Dans le deuxième roman de Colette Hoornaert, **“Henri”**, cette fois-ci les projecteurs sont tournés sur Henri, le mari de Julie. Les affaires tournent mal, endetté jusqu'au cou, Henri décide de partir temporairement en Nouvelle-Calédonie pour amasser assez d'argent afin d'éponger les lourdes dettes contractées. Henri tente inexorablement de convaincre Julie de le rejoindre en Nouvelle-Calédonie avec les enfants mais cette dernière refuse catégoriquement. Et elle n'en démord pas jusqu'à tirer un trait sur son cher Henri qu'elle aime tant. Qu'est-ce qui peut bien le retenir sur cette île aussi longtemps ? Henri laisse Julie élever seule leurs enfants.

Henri, le roman de Colette Hoornaert sur un homme mystérieux et tourmenté

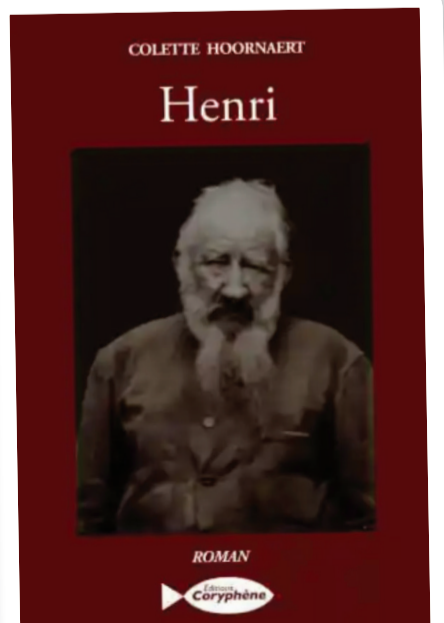
En 2020, j'ai eu la chance de découvrir une petite maison d'édition, Coryphène, et aujourd'hui, je vous invite à découvrir le roman Henri écrit par Colette Hoornaert et publié aux éditions Coryphène en février 2022. Il s'agit du deuxième opus de la saga familiale qui a commencé avec le roman “Julie” en 2020.

Certains étudient, d'autres se marient et ont à leur tour des enfants. Et il y a aussi ceux qui perdent la vie pendant la guerre 1914-1918.

Pourquoi Henri décide-t-il enfin de rentrer au pays après plus de 40 ans d'absence ? Quel accueil vont lui réserver Julie et les enfants ?

Entre Julie et Henri, l'entêtement et aussi quelque part l'égoïsme de par et d'autre ont pris le dessus sur l'amour. Et si Henri était resté auprès de Julie et des siens, et si Julie avait accepté de le suivre, les choses auraient pu être différentes. Mais cela, nous ne le saurons jamais.

Si j'ai aiguisé votre curiosité, lisez sans plus tarder les romans Julie et Henri. Deux romans à lire et à partager !





Dr. Hüseyin Latif

Docteur en histoire
des relations
internationales

Le journal *Cumhuriyet*, publié pour la première fois le 7 mai 1924, célèbre son 98^{ème} anniversaire cette année. Lors de la cérémonie d'anniversaire tenue à la représentation du journal à Ankara, M. Alev Coşkun, le président de la Fondation *Cumhuriyet*, qui est considéré comme le propriétaire du journal, a prononcé un discours.

Tout d'abord, il a cité le nom des écrivains les plus importants du journal, Uğur Mumcu, Muammer Aksoy, Bahriye Üçok et İlhan Selçuk, qui ont perdu la vie suite à diverses attaques terroristes, au cours des quatre dernières décennies.

Outre le 10^{ème} président de la République, M. Ahmet Necdet Sezer, de nombreuses personnalités, journalistes et lecteurs du journal ont également assisté à la cérémonie qui s'est déroulée au bureau de la représentation du journal, dans le quartier de Çankaya. Cet événement fut également l'occasion d'inaugurer le nouveau bâtiment du journal *Cumhuriyet* à Ankara.

Le journal *Cumhuriyet* a 98 ans

M. Alev Coşkun a ensuite remercié tout le monde d'avoir répondu présent à l'invitation et a évoqué l'histoire du journal. Rappelant que le journal *Cumhuriyet* a été fondé par Mustafa Kemal Atatürk, le fondateur et premier président de la République de Turquie, Coşkun a déclaré : « Atatürk a fondé ce journal par le biais d'un célèbre journaliste républicain, Yunus Nadi, pour défendre les principes de la République. Pour lutter contre le sultanat, les ottomanistes, les chariatistes, les califes, les réactionnaires... »

Puis, Alev Coşkun a abordé le sujet de l'article de Yunus Nadi, publié dans la première édition du journal, qui « ne doit

pas être oublié », a-t-il dit en citant un passage : « Ce journal n'est pas un journal gouvernemental. Ce journal n'est pas un journal de parti. Ce journal est destiné à défendre les principes de la République. » « Et ici, nous continuons... » a-t-il ajouté.

* * *

Mais quelles sont les raisons pour lesquelles je raconte tout cela ? Pendant mes années universitaires, tout le monde avait au moins un ou deux journaux à la main dans le ferry, le train, le taxi et même dans le minibus. Et l'un de ces journaux était évidemment *Cumhuriyet*. Même les lecteurs de journaux défendant des opinions différentes voulaient savoir ce que *Cumhuriyet* écrivait sur tel ou tel sujet. C'est pour cette raison que ce journal occupe toujours la place la plus importante dans l'histoire du journalisme turc. Bien sûr, la direction du journal est aux prises avec de sérieux problèmes, parmi lesquels, le plus important est celui de



l'argent. Les journaux les plus renommés du monde entier sont effectivement confrontés à de graves difficultés économiques. La pandémie, puis la guerre en Ukraine, ont fait grimper le prix du papier de façon excessive. Nous avons nous-mêmes eu notre lot de difficultés économiques.

Mais nous avons tout de même entamé, en avril 2022, la 18^{ème} année de diffusion internationale d'*Aujourd'hui la Turquie*. Dix-sept ans, cela semble facile à dire aujourd'hui, alors que j'entends encore la voix de ceux qui disaient qu'on ne savait pas ce que deviendrait le journal un ou deux mois plus tard ou qu'il s'essoufflerait dans l'année ; mais nous sommes toujours là !

Nous nous réjouissons de votre soutien sans faille et vous remercions pour vos suggestions constructives au cours de ces dix-sept années.



Meliha Serbes

MODE

Un gala décevant a eu lieu. Alors que nous avions une lueur d'espoir, nous avons assisté à un gala insatisfaisant. Sommes-nous surpris ? Point du tout.

Une statue de Rihanna a été érigée au Metropolitan Museum of Art.

Elle n'a pas assisté au Met Gala, mais une immense statue d'elle a été dressée au milieu de la salle. Qu'est-ce que Rihanna a apporté à la mode ? Elle n'a ni style, ni talent. Elle a porté des tenues remarquables tout au long de sa grossesse, mais je ne peux pas dire que je sois impressionnée. Je pense que Rihanna est surestimée. Ses chansons étaient juste excellentes. Alors que ses fans attendaient un nouveau single, elle s'est constamment concentrée sur sa marque. Elle est le visage de Fenty, pour moi, c'est tout ce qu'elle est.

Quoi qu'il en soit, je veux parler un peu plus du Met Gala 2022. Le mois dernier, j'ai écrit que nous verrions des vêtements de la mode du XIX^{ème} siècle, principalement avec des détails dorés, de l'or et des paillettes. Pour les hommes, je m'attendais à voir de grands cols, des hauts-de-forme, des vestes queue-de-pie, des redingotes. Pour les femmes, je m'attendais à des jupes ébouriffées, de

Mode-Design vs Publicités

longs gants, des corsages en tulle, des robes à taille haute, des cheveux tressés ; des accessoires d'épaule tels que des châles et des écharpes. Toutefois, quand j'ai vu ceux qui ont assisté à la cérémonie, mon cœur s'est assombri.

La plupart des invités ont préféré le noir. A leur manière, ils ont interprété la mode du XIX^{ème} siècle de manière moderne. Les « succès » sont discutables. Dans le passé, Tom Ford a déclaré : « Nous voulons que les invités soient élégants, originaux et créatifs, mais ils assistent à la cérémonie avec des costumes tels que des hamburgers et des lustres. »

Le nom qui a surpris tout le monde était « Billie Eilish », elle était l'une des rares personnes à avoir respecté le thème. Bien sûr, sa robe était une *Gucci*. Kendall Jenner est venue dans une robe noire *Prada*, mais n'a pas été appréciée. Bella Hadid a choisi une robe noire *Burberry* mais peu importe, Kendall et Bella auraient tout aussi bien pu assister à Halloween dans ces costumes.



Je voudrais également parler d'un autre événement qui a davantage attiré l'attention du public. Kim Kardashian a perdu 7,5 kg pour porter la robe iconique de Marilyn Monroe. Monroe qui avait chanté devant le président Kennedy en 1962 en portant cette robe. Elle a été vendue aux enchères pour 4,8 millions de dollars et a été cousue par le couturier Jean-Louis pour 1440 dollars à l'époque. Je n'aurais pas cru qu'elle porterait cette robe. Cependant, nous ne pouvons pas dire qu'elle s'adapte complètement à la robe car la fermeture éclair n'était pas fermée, mais le dos était attaché avec des cordes et elle était ajustée. Il se dit qu'elle la portait lorsque la photo a été prise, et qu'elle portait la réplique dans le salon. De toute façon, je trouve que la robe ne lui va pas du tout. De qui parle-t-on ? De Marilyn... et de Kim !

Le seul beau nom de la soirée était celui de « Blake Lively », la co-hôtesse de l'événement a rejoint la soirée avec une vraie robe design. Les nœuds au niveau de la taille de la robe ont été laissés ouverts et une queue a été cousue à la robe. C'était une conception qui demandait des efforts et correspondait au concept. Les noms les plus évoqués lors du Met Gala sur les réseaux sociaux ont été publiés. Blake Lively a été classée n° 1, Nicki Minaj n° 2 et Kim Kardashian n° 3. En



d'autres termes, cette dernière a perdu 7,5 kg et a porté la robe emblématique, mais elle n'a toujours pas pu obtenir le résultat qu'elle souhaitait. Pour en dire plus, Kim Kardashian, qui portait une autre robe portée par Marilyn Monroe lors de l'After Party, a tenté de laisser une trace et d'attirer l'attention. Mais nous la voyons déjà assez, elle et sa famille. Si seulement ils étaient un peu hors de notre vue...

Parlons maintenant de conceptions de qualité. J'ai souvent parlé de Loewe cette année. Et il semblerait que nous en parlions encore plus, puisqu'il a collaboré avec Anthony Hopkins. Cela ne devait pas être facile pour une telle légende d'être acceptée comme telle. Anthony est si mignon dans un t-shirt à imprimé donut ! Je veux terminer mon article en évoquant un peu notre pays. Le Palais de France a organisé une belle invitation. Un brunch Louis Vuitton a eu lieu et de nombreux influenceurs et des phénomènes des médias sociaux ont assisté à l'événement. Le thème de la soirée était le « Savoir-Faire ». Je n'ai pas plus de détails car je n'ai pas pu assister à la soirée, mais il est évident qu'il s'agissait d'une invitation remarquable, au vu de l'endroit où la collection a été présentée.

Aujourd'hui
la Turquie



Édité et Distribué en France par Les Editions CVMag, 37 rue d'Hauteville 75010 Paris-France, Tel: 01 42 29 78 03 • Directeur de la publication : Hugues Richard • Rédacteur : Daniel Latif • Commission paritaire : 0723 | 89645 • www.aujourd'huiatourquie.com • alaturquie@gmail.com • Editeur en Europe : Les Editions CVMag • No ISSN : 1305-6476 • Les opinions exprimées dans les articles de notre journal n'engagent que leurs auteurs. Edition Turquie : Bizimavrupa Yay. Hiz. Ltd. Kadıköy, Moda Cad. 59 İstanbul • Tél. 0 216 550 22 50 • Genel Yayın Yönetmeni: Hossein Latif Dizadji • Sorumlu Yazışmaları Müdürü : Ahmet Altınbaş • Comité de rédaction / Yayın Kurulu : Hüseyin Latif (Président), Mireille Sadège, Haydar Çakmak, Yann de Lansalut, Ali Türek, Aramis Kalay, Berk Mansur Delipinar, Celal Büyüklöğlü, Daniel Latif, Derya Adigözel, Doğan Sumar, Eren Paykal, Ersin Uçkardeş, Ezgi Biçer, Hugues Richard, İnci Kara, Kasım Zoto, Kenan Avcı, Kemal Belgin, Mehmet Erbak, Merve Şahin, Nami Başer, Nolwenn Allano, Onursal Özatacan, Richard Özatacan, Sinem Çakmak, Sühendan İlal, Sırma Parman, Nedim Gürsel, Zeynep Kürşat Alıncı, Sati Karagöz, Bilge Demirkazan, Selçuk Önder, Meliha Serbes, Hacer Tan • Correspondant d'Izmir : Muzafer Ayhan Kara • Publicité et la communication: Bizimavrupa / CVMag • Conception : Ersin Uçkardeş, Merve Şahin • Imprimé par Yıkılmazlar Basın Yayın Ltd. Şti. Evren Mah. Gülbahar Cad. No: 62/C Güneşli • Distribution : NMPP • Tous droits réservés. *Aujourd'hui la Turquie* est une marque déposée • ALT - Okur ve Yazar Temsilcileri Konseyi (CORELE): Kemal Belgin, Celal Büyüklöğlü (Président), Erkan Oyal, Merve Şahin.

Bulletin d'abonnement

12 numéros 85 €

altinfos@gmail.com

Arda Büyük : Un artiste singulier

Nous vous proposons de partir à la découverte de Arda Büyük, un artiste en pleine ascension, au plus de 33 000 abonnés sur Instagram et à l'univers aussi excentrique que décomplexé.

Qui est Arda Büyük ?

Arda Büyük est un artiste et professeur d'art né le 16 octobre 1994 à Ordu, une ville située au bord de la mer Noire, en Turquie. Il exerce actuellement son art, tout en poursuivant ses études dans la discipline, dans un petit studio situé dans le district de Beyoğlu, à Istanbul.

Un style bien particulier

Son style singulier se décline à travers un rapport à la nudité particulièrement intéressant. En effet, le nu est un genre artistique consistant en la représentation du corps humain dans un état de nudité ou dans tout autre état qui pourrait faire référence à la nudité même si ce n'est pas directement représenté.

Arda Büyük met en avant des corps nus, plus généralement des corps de femmes, dans des formes contribuant à les déshumaniser et parfois même à les masculiniser. Un parti pris qui provoque parfois une forme de malaise chez le spectateur, mais également de nombreuses interrogations. Outre les représentations de corps nus, il fait également référence à la nudité en utilisant certaines parties du corps pour en représenter d'autres, ce qui contribue à la sexualisation d'une œuvre, comme cela peut être le cas par le fait de représenter une chevelure au moyen de formes géométriques constituant des seins.

Outre les représentations du nu, Arda

Büyük s'exprime par la reproduction d'œuvres emblématiques, tel que la fait son prédécesseur, Andy Warhol, à travers la Campbell's et beaucoup d'autres. Ainsi, comme de nombreux autres artistes, il a également détourné le portrait de Mona Lisa, dit *la Joconde* de Léonard de Vinci. Il s'empare donc d'une œuvre qui nous est particulièrement familière notamment en la dénudant, et nous offre une nouvelle réflexion sur celle-ci, mais également sur l'art de manière générale.

Un avenir prometteur

Il ne fait nul doute qu'Arda Büyük est promis à un avenir prometteur en ce qu'il fait l'objet d'un enthousiasme de plus en plus croissant à travers sa première



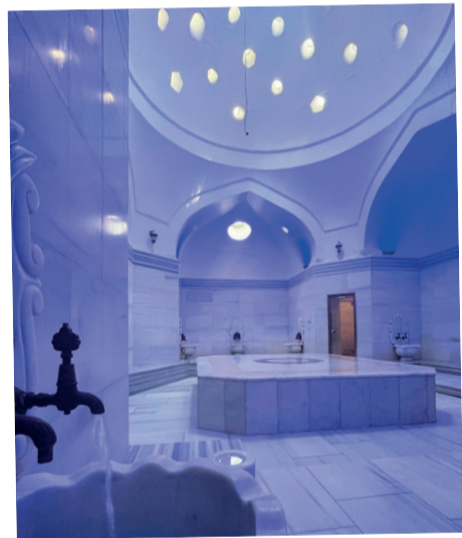
vitrine qui n'est autre que ses réseaux sociaux, et particulièrement Instagram où il n'hésite pas à se mettre en scène.

Il est régulièrement mis en avant et promu par Ezgi Fındık, influenceuse de près d'un million d'abonnés. Ses œuvres sont également mises en vente sur le célèbre site internet *sanatgezgini*, où vous pourrez notamment retrouver sa version de la *Campbell's Soup Cans*, moyennant la modique somme de 15.000 TL.

* Dalila Achammami

Le bain turc : la pratique moderne d'un héritage ancestral

Le bain turc est un élément incontournable de la culture turque. Qu'il s'agisse de l'architecture de l'établissement, de l'aspect historique de cette pratique ancestrale ou encore de ses bienfaits, il ne laisse personne indifférent.



Qu'est-ce que le bain turc ?

Si le hammam (« eau chaude » en arabe), appelé également bain maure ou bain turc, fait souvent référence à l'œuvre de Jean-Auguste Dominique Ingres en occident, œuvre commandée puis retournée par Napoléon, en ce qu'elle représente un ensemble de femmes, nues, se relaxant assises sur des sofas, il ne fait nul doute qu'il s'agit aujourd'hui encore d'une pratique incontournable fidèle à cette représentation.

Le bain turc trouve ses origines dans les thermes romains et s'est développé dans sa forme actuelle dans l'Empire ottoman de l'Afrique du Nord jusqu'au Moyen-Orient, à la faveur de l'expansion de l'islam.

Pour la population turque, le hammam a une importance considérable puisqu'il s'agit d'un véritable lieu de sociabilisation en Anatolie. Plus que cela, les jeunes filles bénéficient dès leur plus jeune âge d'un trousseau de hammam composé essentiellement d'une tasse de hammam, d'un gant de crin, d'un peigne, de sabots et d'un peshtemal (serviette de bain). Ils étaient autrefois un moyen pour les mères de choisir les épouses de leurs fils et il est aujourd'hui encore, l'objet de la cérémonie traditionnelle du hammam, étape de purification de la jeune mariée une semaine avant son mariage.

Outre l'importance sociale du bain turc, celui-ci est un véritable lieu de détente, de soin, un bain de vapeur aux effluves mentholés constitué généralement de plusieurs salles chauffées à différentes températures.

Une multitude de bienfaits aussi bien psychologiques que physiques

Le bain turc apporte de nombreux bienfaits en ce qu'il constitue, en premier

lieu, une véritable invitation à la détente. Il s'agit de faire le vide et de se laisser porter par la beauté et l'originalité des lieux et par une ambiance qui se veut particulièrement apaisante et bienveillante, qui permettent d'oublier tout facteur de stress et d'évacuer toute forme de tensions.

En second lieu, les bienfaits de la vapeur d'eau chaude sur la peau ne sont plus à démontrer. Elle permet l'ouverture des pores de la peau afin d'y déloger toutes formes d'impuretés ou encore d'excès de sébum. Par la transpiration, le corps élimine les toxines provenant par exemple d'une mauvaise alimentation ou encore de la pollution. Le bain turc favorise également la bonne circulation du sang et se révèle très efficace pour éviter les courbatures après un effort physique conséquent.

Enfin, l'association de la chaleur humide aux huiles essentielles permet de dégager les voies respiratoires.

Le hammam à Istanbul

Véritable sacrifice – vous en conviendrez –, nous avons tenu à tester pour vous plusieurs hammams traditionnels situés à Istanbul. Voici donc nos deux coups de cœur du fait de leur histoire, de leur originalité et des services proposés.

Le *Kılıç Ali Paşa Hamamı* est notre véritable coup de foudre. Fondé en 1580, il est situé à dix minutes de l'avenue Istiklal, face à la mosquée du même nom. Pour la somme de 380 TL, soit environ 38 euros, vous bénéficierez d'un accueil particulièrement chaleureux par la remise d'une collation à base d'hibiscus et de grenade, puis vous serez invité à rejoindre les vestiaires afin de vous



changer et de revêtir une peshtemal en vue de rejoindre le hammam et de vous installer sur le gobektasi (emplacement rond et chaud en marbre). Il s'agira alors de vous détendre durant une trentaine de minutes avant d'être invité à rejoindre votre emplacement pour le fameux gommage du corps. Un gommage corporel au savon, revigorant et incluant



un massage complet qui laissera sur votre peau un fini doux et ferme, de quoi ressortir avec une véritable peau de bébé. Après quoi il vous sera possible de vous détendre, à nouveau, sur les nombreux sofas de la pièce principale autour d'un verre.

Le deuxième hammam que nous vous proposons de découvrir est le *Ağa Hamamı*, plus ancien en ce qu'il fut fondé en 1454, mais aussi plus abordable et situé à cinq minutes de l'avenue Istiklal. Il vous sera possible d'y vivre l'expérience du bain turc pour la somme de 300 TL, soit environ 30 euros pour un moment de détente, un gommage ainsi qu'un massage d'une heure.

Cette sélection est évidemment relativement minime face aux nombreux hammams d'Istanbul et de Turquie.

En tout état de cause, authentique source de bien-être, si vous souhaitez faire le grand plongeon et être en immersion totale dans la culture turque, prévoyez au minimum deux heures... de quoi vous remettre à flot !

* Dalila Achammami

Restaurant et Hôtel, en plein cœur de la vieille ville d'Istanbul.

www.armadahotel.com.tr
0212 455 4 455



Des tirs et des rires

Dans leur pièce intitulée « Traverser la rivière sous la pluie », le Collectif 2222 met en scène des rescapés d'une guerre, n'ayant pour unique ressource leurs valises et un compagnonnage de circonstance. Les indices disséminés laissent à penser qu'il s'agit d'une guerre au cœur de l'Europe, qui pourrait s'être produite hier, peut-être encore aujourd'hui... Les civils doivent franchir le cours d'eau, d'où patrouillent des militaires. Plus troublant encore, les comédiens ne parlent pas, mais s'expriment par le mouvement de leurs corps ainsi que par certains mots prononcés à la dérobée, jusqu'à provoquer le rire inextinguible des spectateurs...

Quand est-ce que le Collectif 2222 a été créé ?

Il a été créé en 2018 avec une volonté de pouvoir créer une plateforme artistique, servir à plusieurs artistes pour pouvoir créer ensemble des pièces qui n'ont pas forcément le même metteur en scène et où les places peuvent changer [...]. On passe souvent de l'écriture au plateau, on n'arrive pas avec la pièce finie où l'on demande aux comédiens de bouger [...]. Nous nous sommes tous rencontrés au sein de la promotion Jacques Le Coq. Le collectif s'est aussi formé sur des envies artistiques, en intérieur et en extérieur qui ne sont pas tous des lieux de théâtre. Nous travaillons sur la langue parce qu'il y a une équipe assez internationale et nous voulons en faire une force...

Comment est née l'idée de cette pièce ?

C'est parti du dernier exercice de l'école, qui s'appelle « une commande ». C'est-à-dire que les dix derniers jours de l'école on donne à l'élève une seule phrase qui symbolise ses deux années d'école. Nous sommes 28 et on a tous une phrase et dix jours pour monter une pièce de sept minutes autour de cette phrase. Et c'est la première fois que l'on met en scène

quelque chose au sein de l'école [...]. On a travaillé « Traverser la rivière sous la pluie » sous la pluie en extérieur, donc la générale du spectacle s'est faite sous la pluie et c'était magnifique de les voir jouer sous la boue !

C'est un sujet très actuel auquel nous sommes confrontés depuis plusieurs années. Comment l'avez-vous enrichi ?

A la base, on était en pleine crise migratoire « européenne », et donc on voulait parler de « déplacement » mais pas directement, sinon ça aurait été impossible d'être drôle. Donc on a beaucoup décalé les styles, les objets, les références [...]. Et après cela s'est enrichi de toutes les



personnes qui ont pris les rôles et qui ont rajouté une finesse, du sens à son endroit. C'est la première fois que nous l'avons adapté en langage, avec des mots turcs avec l'aide d'Oytun Tokuç. Et évidemment avec la crise en Ukraine, forcément ça prend une autre dimension, un moment on dit "Ukraine" dans le spectacle [...].

La pièce résonne avec l'actualité, mais elle nous fait également rire. Quel est votre objectif ? Faire rire ? Faire en sorte que les gens prennent conscience des difficultés de la migration, des guerres ?

Comme il n'y a pas de langue et que c'est très physique, ce style-là est plus à même d'amener du rire, parce que ce n'est pas très intellectuel, très sérieux, donc ça amène plus facilement du décalage rythmique physique. Il y a eu beaucoup de spectacles sur ce sujet-là, et il y a eu beaucoup de morale autour, il faut « bien penser »... Et nous on a dit « non », on ne veut pas faire ça, on l'amène sur la place publique, on joue, et les gens se débrouillent après avec leur conscience. [...] Et quand on rigole de quelque chose on a déjà fait un pas en arrière, on peut y réfléchir plus calmement, plus posément.



Comment avez-vous trouvé les ateliers, les élèves ?

Ils étaient hyper engagés, alors que nous avons proposé des choses qui ne sont pas évidentes, comme celle d'improviser un français, d'improviser dans une langue inventée... Ils ne choisissaient pas forcément les groupes dans lesquels ils étaient et ils trouvaient assez facilement l'endroit où ils pouvaient accrocher avec l'exercice.

Et le public turc, comment l'avez-vous trouvé ?

Nous avons adapté quelques mots en turc donc les gens ont été très heureux de voir que nous avons fait un effort. C'était également intéressant de voir à quel moment est-ce que le public turc riait ou pas. Et c'est vrai qu'en fonction du lieu où l'on joue, ce n'est pas forcément aux mêmes endroits qu'il y a des réactions. Ah aussi un dernier truc : Oytun Tokuç l'acteur turc nous avait dit : « en France on rappelle souvent trois fois et en applaudissant, les gens reviennent saluer. Ici, vous saluez une fois, vous sortez c'est fini ! ».

* Propos recueillis par Dr. Mireille Sadège et Elif Demir

Ayşe Arat, maîtresse sculptrice et céramiste

Ayşe Arat est diplômée de l'Université Complutense de Madrid, Faculté des Beaux-Arts, Département de Céramique et Sculpture. Et, en raison de son intérêt pour la peinture, elle s'est initiée également aux techniques de décoration sur porcelaine et céramique à l'atelier de Madame Lefèvre en Belgique. « Le fait que mon mari soit diplomate a enrichi ma vie. Tout d'abord, j'ai appris à connaître de nombreux pays, des cultures, des traditions et des peuples différents. Les préjugés disparaissent... », nous indique-t-elle.

Diplômée aussi en philologie italienne, Ayşe Arat a appris l'allemand, le français et l'espagnol en suivant des cours dans les pays où travaillait son mari : « La femme d'un ambassadeur n'est jamais qu'une compagne. Être la femme d'un ambassadeur est un devoir aussi sérieux qu'être ambassadeur. Ce fut un grand privilège pour moi de servir mon pays en tant qu'épouse de l'ambassadeur », a-t-elle déclaré.

La brillante artiste consacre désormais sa vie à ses deux passions : la peinture sur porcelaine et la sculpture. Ayşe Arat expose régulièrement ses productions artistiques dans des galeries et des expositions. Nous avons rencontré Ayşe Arat, maîtresse sculptrice et céramiste, chez elle à Moda.



D'où vous vient cette passion pour la peinture sur porcelaine ?

J'ai toujours eu un intérêt pour la porcelaine, mais je pense que cela vient surtout de ma mère. Elle a toujours baigné là-dedans, y compris dans sa jeunesse. Puis nous sommes allées à Bruxelles en 1982. Là-bas, une amie à moi peignait sur de la porcelaine. Elle se rendait chez Madame Lefèvre. Je me suis également inscrite à ses cours, c'est là-bas que j'ai appris à peindre. Et puis, dès que je me suis rendue en Espagne, je me suis inscrite à un cours sur la céramique pendant quatre ans.



Où exposez-vous vos œuvres ?

J'ai exposé un peu partout, en Allemagne, à Ankara, à Bruxelles et en Espagne.

Quelles sont les différentes étapes du processus de production ?

Tout d'abord, vous devez trouver une porcelaine toute blanche. Puis vous la placez devant vous et vous vous demandez : avec quels dessins souhaiterais-je l'illustrer ? Vous dessinez le dessin de votre choix sur un patron. Puis vous dessinez dessus grâce à la poudre de carbone à l'aide du coton. Comme cela, le dessin est transféré sur la porcelaine.

Commencez-vous à travailler dès que vous ressentez de l'inspiration ?

J'aimerais tellement ! Mais quand vous êtes une femme, vous devez faire de nombreuses coupures... Selon les besoins de la maison je dois faire les courses, faire à manger, j'accueille les invités... Mais il y a quelque chose de spécial qui me pousse à œuvrer tous les jours.

Entre peindre la porcelaine ou donner une forme à de la céramique, qu'est-ce qui est le plus compliqué ?

Peindre constitue une tâche délicate et nécessite plus de finesse. La sculpture se fabrique plus rapidement.

Aujourd'hui, pourriez-vous vous qualifier de « professionnelle » ?



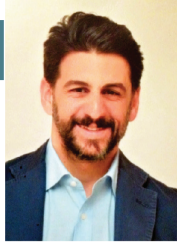
Je pense que je suis arrivée à ce stade... Étiez-vous diplômée dans d'autres domaines avant d'apprendre à manipuler la céramique ?

J'étais diplômée de l'Université d'Ankara, spécialisée dans la langue italienne. Et puis je ne savais pas que je me marierai avec Ender Arat et que je deviendrais femme de diplomate... Grâce à l'apport de la langue italienne, nous sommes partis en Argentine où j'ai appris l'espagnol en seulement six mois. Puis nous sommes allés à Bruxelles à l'Alliance Française où j'ai approfondi mon français.

Le fait d'être femme de diplomate a-t-il facilité votre travail ?

Oui je le crois, j'étais déjà très curieuse de visiter des expositions. Et à l'étranger je ne manquais aucune exposition, j'allais à toutes les galeries d'art, que ce soit à Budapest, en Allemagne, ou en Espagne.

* Propos recueillis par Dr. Mireille Sadège



Derya Adıgüzel

Une communication efficace ne peut avoir lieu que lorsque les deux parties se sentent en sécurité.

Dès que les gens commencent à se sentir sans importance ou menacés dans une conversation, ils commencent à faire obstruction, à couper la communication. La partie menacée peut continuer à interagir, mais mentalement et émotionnellement, elle s'est retirée de la conversation. La seule façon d'éviter l'obstruction est de faire en sorte que la personne avec qui vous communiquez se sente en sécurité en étant ouverte et honnête avec vous. Tout comme les gens ont un besoin fondamental de se sentir importants, les gens ont aussi besoin de se sentir en sécurité lorsqu'ils expriment ce qu'ils pensent et parlent de choses qui sont importantes pour eux. Au moment où ils commencent à sentir qu'ils sont jugés, évalués ou méprisés à cause d'une idée qu'ils ont ou d'un poste qu'ils occupent, ils se fermeront.

Dans « Crucial Conversations », un livre sur le maintien d'un sentiment de sécurité tout en discutant de questions importantes avec des collègues et des proches, les auteurs recommandent d'utiliser le modèle STATE pour communiquer sans provoquer de colère ou de défensive :

1. Partagez vos faits - les faits sont moins controversés, plus convaincants et moins insultants que les conclusions, alors commencez par les aborder.
2. Racontez votre histoire - expliquez la situation de votre point de vue, en prenant soin d'éviter d'insulter ou de juger, ce qui rend l'autre personne moins en sécurité.

Méthodes de relations plus fortes, pouvoir de sécurité et références

3. Demandez les chemins des autres - demandez le côté de l'autre personne dans la situation, ce qu'elle voulait et ce qu'elle veut.

4. Parlez timidement - évitez les conclusions, les jugements et les ultimatums.

5. Encouragez les tests - faites des suggestions, demandez des commentaires et discutez jusqu'à ce que vous parveniez à un plan d'action productif et mutuellement satisfaisant.

Certaines personnes sont plus sensibles que d'autres. Devenir plus conscient de vos paroles et de vos actions et de la façon dont ils pourraient être interprétés par des personnes ayant des attitudes différentes est la moitié de la bataille. Si vous souhaitez communiquer avec quelqu'un de manière à bénéficier à la fois de la conversation et à faire quelque chose, les deux parties doivent se sentir en sécurité. La meilleure façon d'y parvenir est d'éviter de porter un jugement et de se concentrer sur le fait que l'autre partie se sente importante.

Les références sont l'une des notions les plus importantes d'une communication efficace et réussie. Les références font sentir la sécurité des deux côtés. Les références sont des recommandations fiables qui permettent aux gens de choisir plus facilement de travailler avec quelqu'un qu'ils ne connaissent pas. Ils travaillent parce qu'ils transmettent les qualités d'être connus et

aimés. Plus il y a de personnes qui vous connaissent, vous aiment et vous font confiance, plus vous obtiendrez de références et mieux vous vous porterez. Lorsque votre robinet tombe en panne, à qui préféreriez-vous l'apporter ? Un mécanicien qui est l'ami d'un ami ou une opération aléatoire que vous avez trouvée sur Google ? Étant donné le choix, les gens préfèrent toujours interagir avec des personnes qu'ils connaissent et aiment. Les références permettent aux gens de choisir beaucoup plus facilement de travailler avec quelqu'un qu'ils ne connaissent pas. Les références sont efficaces parce qu'elles transfèrent les qualités d'être connus et aimés. Si quelqu'un ne vous connaît pas déjà ou ne vous aime pas, vous aurez du mal à le convaincre de faire ce



que vous voulez.

Même les points communs les plus obtus peuvent réchauffer considérablement une connexion froide. Si quelqu'un mentionne qu'il vient de la même région que vous, ou mentionne qu'il veut fréquenter le même collègue ou connaît la même personne, vous commencerez automatiquement à l'aimer davantage, même si la connexion peut être très ténue. Plus il y a de gens qui vous connaissent, vous aiment et vous font confiance, mieux vous vous portez. Les références sont le meilleur moyen d'élargir votre réseau de relations personnelles.



Ali Türek

Le retour

Me voilà de retour dans ma ville. Ne me demandez pas combien de temps s'est écoulé depuis mon dernier regard porté sur les eaux du Bosphore. Le monde n'était, en tout cas, pas le même. Le pays, la ville et moi non plus...

Les quelques semaines qui ont précédé mon retour à Istanbul, j'ai pensé être condamné à vivre dans la chanson de Marc Aryan ! J'allais bientôt inscrire ses paroles sur mon chevet : « Istanbul, souvent je rêve aux eaux bleues du Bosphore / Où se mirait un visage, un visage bien aimé ».

Heureusement que mon fameux bout de papier est venu à temps ! « A temps », c'est une figure de style !

Le lendemain matin de mon arrivée, j'ai voulu marcher. Les toutes premières heures, j'ai voulu me balader à pied pour ressentir la ville, voir ses habitants, ses changements, son chaos. Une petite fête personnelle de retrouvailles... Les beaux quartiers résidentiels de la rive asiatique étaient toujours en un immense chantier. Cela ne peut vous échapper. On construit partout. La rénovation urbaine est le mot d'ordre. C'est désormais le bruit des camions, mélangé à celui des klaxons et des moteurs, qui rythment la vie des quartiers, dans tous les coins de rue.

Dans ce brouhaha permanent, j'ai pensé qu'on avait été éternellement condamné, tel un Sisyphe, à construire et à reconstruire notre ville de zéro tous les vingt ans. Faudrait-il imaginer les Stambouliotes heureux ? Je ne sais pas.

J'avais dit que j'avais voulu marcher. Certes ! Mais, il ne faut pas se tromper. Istanbul n'est pas Paris et le verbe « flâner » n'a été inventé que pour cette dernière. Istanbul, c'est une ville gigantesque, sans contours particuliers et pour utiliser un terme que je viens d'apprendre, elle est tentaculaire ! On n'y marche pas éternellement, on alterne. On aura un large choix entre un taxi, un minibus, un bus, un métrobus, un *dolmuş*, un tram, un train, une navette, un bateau ou un métro. On les combine et on attend... C'est ce que j'ai fait.

Deuxième jour, de retour depuis Taksim, j'ai voulu marcher jusqu'à Beşiktaş. Il faisait un temps magnifique. Je voulais prendre le bateau pour traverser le Bosphore et descendre à Kadıköy. L'appel d'un verre de thé accompagné d'un toast au bord était très fort. On était encore loin de l'heure de la sortie du travail mais il y avait du monde dans les rues, les restaurants, les jardins de thé... Istiklal était littéralement débordé de gens qui marchaient et la place de Taksim couverte du monde. A tel point que, pour la première fois de ma vie, je n'ai pu remarquer aucun chat dans les rues.

Arrivé à Beşiktaş, mon petit navigo stambouliote, *IstanbulKart* me réservait une petite surprise, les vingt liras que j'avais naïvement chargés le matin ne valaient plus grande chose et s'étaient vite épuisées.

J'étais chez moi, j'ai réglé le problème comme un grand : J'ai appelé les parents !



Gözde Pamuk

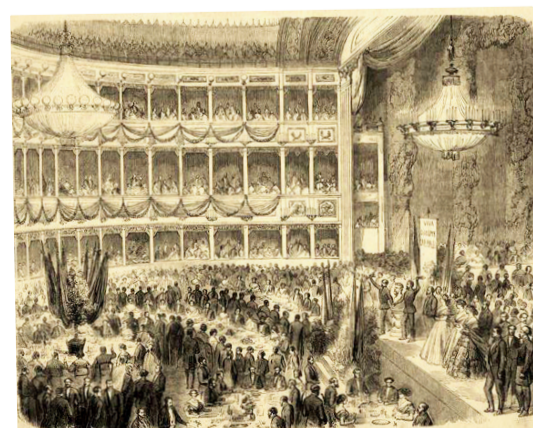
Je souhaite vous parler de l'histoire du premier cabaret gastronomique de Turquie, ainsi que du premier cabaret de jazz d'Europe qui a ouvert ses portes en 1921. Ce lieu de décompression et de rencontre marque une étape très importante dans le développement de la vie nocturne turque ainsi que de la musique jazz.

Le cabaret de Maksim se trouvait dans le quartier de Taksim, à Istanbul. Derrière cette belle affaire, nous retrouvons un certain Frederick Bruce Thomas, un américain d'origine africaine. Il est né dans l'état difficile du Mississippi en novembre 1922. A la fin de son adolescence, il quitte sa ville natale dans le but de gagner sa vie. Il travaille alors en tant que serveur et valet de chambre à Chicago et à New-York. La difficulté de gravir les échelons dans son travail l'oblige à s'évader vers de nouveaux horizons. Dans un premier temps il part travailler à Londres, ensuite à Paris, pour enfin s'installer et fonder une famille dans l'Empire Russe, en 1899. Quelques années plus tard, il obtient la nationalité

Le cabaret Maksim des années 1920

russe et change son nom en « Fiodor Fiodorovitch Tomas ». Après avoir travaillé dans l'un des restaurants les plus réputés de Moscou, il ouvre sa boîte de nuit qui aura par ailleurs beaucoup de succès.

Suite au déclenchement de la Révolution russe, il prend le bateau pour fuir cette fois-ci la Russie et se retrouve à Istanbul. Il commence à y travailler en tant que serveur. Il est rare de voir un Russe noir se balader dans les rues d'Istanbul ! Quelque temps après, il ouvre un bar nommé *Stella*, avec Ber-



tha Proctor. Cette dernière est connue comme étant la patronne de la vie nocturne d'Istanbul. Leur affaire connaît un grand succès dans le quartier de Şişli. Il décide alors de vendre le *Stella Bar*, pour ouvrir en 1921 le fameux cabaret de Maksim. Grâce à cette nouvelle affaire, il développe un tout nouveau concept en Turquie : boire et fumer face à un spectacle musical tout en dégustant les meilleurs plats de la ville. A cette époque, la vie nocturne était plutôt présidée par le célèbre *Golden Bar* d'Istanbul. Le public stambouliote adopte facilement ce nouveau concept. Les tables et les comptoirs du cabaret devinrent vite complets. On y trouve également les officiers étrangers, en particulier les anglais et les américains, ainsi que des représentants de l'ancienne noblesse russe. Le jazz commence à être à la mode et l'on y ajoute de nouvelles figures de danse comme le *fox-trot*.

Le cabaret de Maksim marque donc les années 1920 par le développement du secteur du divertissement en Turquie.



Dr. Mireille Sadège

Docteur en histoire des relations internationales

Les photos prises par ce dernier feront l'objet d'une exposition qui retrace la découverte par les élèves des différentes étapes de la transformation de la rose. Tout au long du voyage, la sociologue et spécialiste de l'odorat et ses effets sur la psychologie humaine, Mme Bihter Türkan Ergül a fourni d'importantes informations au sujet des roses, allant de sa cueillette jusqu'à sa transformation en essence précieuse et enfin son utilisation dans les secteurs de la cosmétique et de l'alimentaire.



D'après Mme Bihter Türkan Ergül : « De l'ère ottomane à nos jours, la rose continue de produire l'huile et l'eau de rose, elles ont une grande importance dans la vie et la culture des Turcs, notamment dans l'aromatisation des aliments, la préparation des produits cosmétiques, les usages médicaux et comme symbole de la poésie et de la littérature ».

La ville d'Isparta : « la capitale de la rose » en Turquie

Même si la ville d'Isparta en plein cœur de l'Anatolie Centrale est connue comme la région des lacs Burdur, Eğirdir et Beyşehir étant les plus connus, néanmoins ce sont ses célèbres roses qui en font sa réputation. Isparta est ainsi la « Grasse » turque et « la capitale de la rose ».

L'huile de rose turque est utilisée dans les produits de beauté, car elle est connue pour aider à réduire les rides grâce à ses niveaux élevés de vitamine A, ce qui augmente le renouvellement des cellules de la peau. Quant à l'eau de rose, elle est utilisée depuis longtemps dans les aliments et les boissons notamment pour la fabrication du célèbre *loukum* de Turquie, et les pétales de rose peuvent être utilisés pour faire de la confiture.

À mesure qu'elles commencent à fleurir, leur parfum unique remplit l'air. Les cueilleurs de roses portent un sac, qui est attaché à leur taille, et ils travaillent à deux mains pour couper les fleurs et les jeter dans leurs grands sacs au fur et à mesure.

Pour Bihter Türkan Ergül : « Le parfum d'une rose dépend tout d'abord de la qualité de la fleur, de son origine, de son degré de maturité, du moment de la journée où elle est cueillie, de son traitement et du moment où on la traite. Une cueillette très matinale, puisqu'il faut à tout prix éviter la dispersion des contenus aromatiques par le soleil, qui altèrent la qualité des roses ».



Une fois les pétales récoltés, elles seront distillées dans des cuves chauffées à haute température. La vapeur produite et condensée dégage une fine couche d'huile flottant à la surface de l'eau. Récupérée, celle-ci est ensuite mise en bouteille. Pour obtenir un litre d'huile de rose, il ne faut pas moins de quatre tonnes de pétales. Ingrédient phare en cosmétique prisé pour ses vertus anti-rides et antiseptiques, la rose de Damas-cena est également appréciée des parfumeurs du monde entier en raison de son parfum suave et naturellement sucré. De nombreuses compagnies internationales de cosmétiques s'approvisionnent dans la région d'Isparta.

Pour Bihter Ergül « la rose turque a des notes fruitées, elle est considérée comme la plus belle des roses en parfumerie, c'est aussi la plus noble et surtout la plus chère ». On utilise surtout l'essence de rose pour des parfums luxueux pour créer notamment un impact fleuri et frais.

Le voyage extraordinaire de la rose
Les découvertes archéologiques prouvent que la rose est utilisée en Méditerranée orientale depuis des milliers d'années.

La rose est un symbole important dans de nombreux pays comme l'Inde, l'Iran, la Syrie et l'Égypte où elle est souvent utilisée dans les rituels religieux.

La rose aussi belle qu'éphémère, est aussi la fleur sym-

bole de la parfumerie par excellence mais aussi de la féminité. Elle est dans les plus grands parfums comme Chanel N°5. Les roses sont utilisées pour leurs parfums depuis l'antiquité. Les Romains utilisaient des parfums de roses pour embaumer l'air de leurs thermes. Mais c'est l'essor de l'utilisation de la distillation en début du XVII^e siècle en Europe et au Moyen-Orient qui va permettre le développement de l'industrie du parfum de la rose et la production d'huile essentielle.

La culture des roses a eu lieu dans la Syrie actuelle ainsi qu'à l'intérieur des frontières de la Bulgarie actuelle, et lorsque la Bulgarie s'est séparée de l'Empire ottoman en 1908, les migrants turcs qui se sont installés en Anatolie, dans les régions du Burdur et d'Isparta, ont apporté la tradition de la culture de la rose faisant de la Turquie un centre de production de parfum de rose. Bien que les quantités produites soient moindres, l'Iran, la Chine, l'Égypte, la France, l'Inde et le Maroc sont aussi des acteurs majeurs du secteur.







Taşkonaklar

HÔTEL TAŞKONAKLAR, Uçhisar Cappadoce

UN RÊVE ÉVEILLÉ...

Un village plurimillénaire,
des bâtiments authentiques, un tissu historique...
Au milieu de ce spectacle, un hôtel TAŞKONAKLAR
édifié dans le respect de cet environnement et de cette histoire.
Aucune chambre ne ressemble à une autre, chacune a son
caractère propre où simplicité et confort vont de pair.
À dix minutes de marche se situe la Vallée des Pigeons !
Un calme, une sérénité troublée
uniquement par le roucoulement des pigeons.
Un large éventail d'activités est à votre disposition
Pour enrichir vos journées...

**Le décor est maintenant planté ;
vous êtes l'acteur principal de votre propre
conte de fées...**

Tolga Akarcalı
0532 287 33 20

info@taskonaklar.com
0384 219 30 01

Seçil Tezcan
0532 267 65 05

Il était une fois ... Le Tur Abdin d'après le manuscrit de Yuhanon Dolabani (4)

A l'image du *Saz*, traversant l'Irak, l'Irak, le Caucase, la Turquie ou encore la Syrie, Mardin transpose son auditoire vers cette harmonie plurimillénaire, influencée par des sonorités assyrienne, ourartéenne, mais également touranienne, babylonienne, persane et chaldéenne...

Découvrons ensemble chacune de leurs histoires.

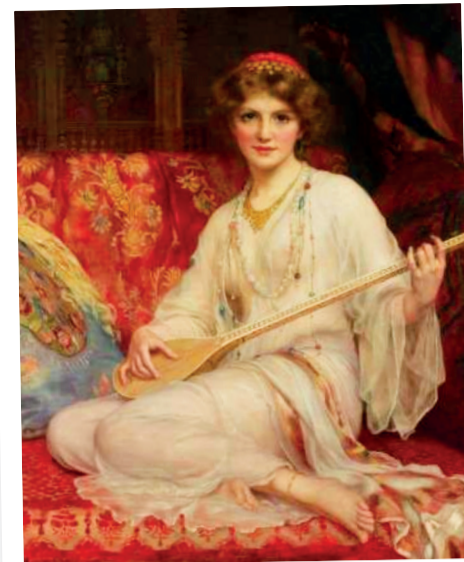
Mardin fut conquise par Mimas, l'un des rois vivant dans l'Etat d'Aristote en l'an 800 avant J-C. Van, comme capitale, est restée sous la domination des Ourartéens, pendant une cinquantaine d'années. Le royaume était devenu si puissant qu'il s'étendait sur les territoires anciennement sous l'emprise assyrienne. En l'an 781 avant J-C, plusieurs combats ont éclaté entre le roi assyrien Salmanazar IV, et le roi ourartéen Argustus,

aux abords du Tigre. Seules les colonies assyriennes de la haute vallée du Tigre, c'est-à-dire la périphérie d'Uhud et la Mésopotamie, ainsi que les villes sur les côtes de Khabur ont été laissées sous le règne des Ourartéens, excepté celles de l'autre côté de l'Euphrate. La région n'a pas été totalement reprise jusqu'à l'arrivée de Taglashilakar IV, entre 745 et 727 avant J-C. Au printemps de l'an 742 avant J-C, Taglashilakar a traversé l'Euphrate et a procédé au siège d'Ariad, capitale localisée entre Batin et le mont Hammana (*Al-Lakam*).

Des combats féroces ont eu lieu entre les soldats assyriens et son armée tout près d'Alep. Il a fallu plusieurs tentatives pour que Taglashilakar s'empare des citées assyriennes. Mardin, quant à elle, fut intégrée durant son règne à partir de l'an 741

avant J-C. Son fils Sargon, souhaitait étendre son influence en combattant les Touraniens, originaires du Caucase au nord de Mardin, en 712 avant J-C. Mais, la région fut reprise et gouvernée par les Caucasiens jusqu'en l'an 612 avant J-C avant d'être sous l'autorité des Mèdes venus d'Irak, à leurs tours, durant quatre années. Ces derniers avaient conclu une alliance avec les Ashkus et le roi babylonien en 611 avant J-C pour attaquer Ninive l'assyrienne, et la conquérir.

Ce siège marque la chute définitive du royaume des Assyriens. Les Chaldéens, par la suite, prirent possession de l'ensemble du territoire, autrefois sous autorité assyrienne. Les Médès, quant à eux, ne se sont pas arrêtés. Bien que l'Egypte ait été indépendante, depuis l'époque d'Assurbanipal, les Mèdes en ont profi-



té, au moment du siège de Ninive, pour étendre leurs influences, à commencer par l'invasion de la Syrie. Par la même occasion, ils prirent possession de tout le nord mésopotamien dont Mardin, en faisant une ouverture pour l'annexer à l'Asie Mineure.

* Sarah Guerfi

Les témoins du contrôle des détroits

Au cours de la deuxième semaine de janvier, plusieurs navires de guerre russes en provenance de Tartous ont franchi le Bosphore et les Dardanelles pour ravitailler les soldats stationnés en Crimée. En vertu de la Convention de Montreux sur le passage dans les Détroits, la Russie a seulement besoin de prévenir huit jours en amont de son passage pour obtenir l'autorisation des autorités turques, contrairement aux États-Unis qui avaient dû attendre quinze jours avant d'envoyer un de leurs destroyers soutenir l'Ukraine en juin 2021. Ces passages de navires militaires sont l'occasion pour nous de nous pencher sur l'histoire du contrôle de ce que nous nommons sommairement « les détroits », et de ce que nous pouvons toujours en observer de nos jours.

quement et militairement. Ainsi, la domination perse sur la Grèce commence et se termine par le passage du Bosphore, puis des Dardanelles. Si les colonnes élevées de part et d'autre du Bosphore par Xerxès ne sont plus visibles aujourd'hui, d'autres bâtiments plus récents subsistent toujours. Relativement peu fréquenté en raison de l'attractivité de Topkapı, le tour des murailles de *Sarayburnu* permet d'avoir une première vue des dispositifs de sécurisation les plus anciens des détroits. Ce pourtour de murailles est mis en place tout au long de l'époque byzantine, et borde notamment les restes du palais du *Boukoléon*, qui abritait autrefois un port artificiel.

De part et d'autre de la Corne d'Or, une chaîne était tendue de ces murailles jusqu'à la forteresse du *Kastellion* à Galata, sur les fondations de laquelle se dresse désormais la *Yeraltı Camii*. Ainsi, toute entrée et sortie pouvait être contrôlée en temps de guerre, ou dûment taxée en temps de paix. On peut observer au musée archéologique d'Istanbul les tarifs douaniers des Dardanelles et du Bosphore inscrits dans la pierre. La tour de Léandre servit également de point d'attache, de forteresse, à partir d'Alexis Comnène, reliée par une seconde chaîne à l'actuel *Sirkeci* et par des murs maritimes à la rive asiatique. Les fondations du mur sont toujours observables sous l'eau, et des parties supposées des chaînes sont exposées au musée de la mer ainsi qu'au musée militaire d'*Harbiye*.

En remontant le cours du Bosphore, on peut observer à *Anadolu Kavağı* la forteresse de *Yoros* et ses deux imposantes tours principales, juchée sur une colline offrant une vue magnifique sur les environs. Construite à la suite de la récupération de Constantinople par les Paléolo-

gues en 1261, elle passe très rapidement aux mains des Ottomans en 1305, en même temps que la forteresse de *Şile*, plus au nord, devenue célèbre pour sa restauration catastrophique réalisée en 2015. Cependant, les Génois qui occupaient déjà *Péra/Galata* depuis 1261, se sont emparés à leur tour de ces forteresses dans les années qui suivirent, ce qui fait qu'elles sont souvent considérées à tort comme des constructions génoises. Bayezid I^{er} en reprend la possession quand il entreprend le premier siège de Constantinople, pour lequel il fait construire au point le plus serré du détroit la forteresse d'*Anadolu Hisari*, toujours debout aujourd'hui, bien que grandement réduite. Ayant pris pied en Europe par l'intermédiaire de la forteresse de *Çimpe* (péninsule de Gallipoli) vers 1354, les Ottomans purent assiéger la ville à trois reprises sous le règne de Bayezid, mais rien n'y fit. C'est Mehmet Fatih qui réussit l'exploit après avoir complété le système de fortifications par l'imposante *Rumeli Hisari* vis-à-vis d'*Anadolu Hisari*, ainsi que par les forteresses de *Kilitbahir* et *Çimenlik* au passage le plus étroit des Dardanelles. Toutes les trois sont en parfait état et visitables aujourd'hui.

Sont en moins bon état les deux dernières forteresses ajoutées aux détroits au XVIII^e siècle, celles de *Garipçe* et de *Rumelifeneri*. Le premier « château » de *Garipçe* fut construit par Mustafa III. Comprenant un fortin sur une colline et une enceinte donnant sur le Bosphore, il devait servir de bastion en prévention d'un potentiel assaut maritime russe, mais ne remplit pas un grand rôle et resta un modeste siège de garnison avant d'être abandonné. Il offre toutefois aujourd'hui une belle vue sur le pont *Yavuz Sultan Selim*.

Pour sa part, *Rumelifeneri* fut construit sous Selim III en tant que poste d'observation des navires venant de la mer Noire. On constate aisément comment la menace russe a radicalement réduit l'importance de la défense du sud des détroits. L'ensemble est relativement bien conservé, avec une large enceinte à arcades par lesquelles on peut passer pour aller jusqu'au rivage houleux, et deux tours auxquelles on peut monter pour profiter de la vue spectaculaire. Tout comme *Yoros*, l'endroit est assez fréquenté par les touristes, notamment bulgares et russes, mais nécessiterait au minimum un aménagement et un nettoyage, sans même parler d'une restauration.



Bien que relativement difficile d'accès (un seul bus y passe toutes les trente minutes), cet endroit serein ouvert sur la mer vaut largement le détour pour le panorama et l'ambiance qui y règne, si différente du reste d'Istanbul.

Des deux côtés des détroits, un simple voyage dans l'espace devient un voyage dans le temps, tout en évoquant à chaque traversée de navires militaires que si les forteresses sont devenues obsolètes, ces passages ont quant à eux gardé toute leur importance.

* Elias Hebbar



En raison de leur aspect hautement stratégique, la circulation à travers les détroits est extrêmement contrôlée et réglementée depuis que leurs rives sont habitées. En effet, non contents de constituer un passage de l'Orient à l'Occident, les Dardanelles et le Bosphore sont également très étroits, ce qui permet un contrôle par la terre efficace. Le plus étroit des deux est le Bosphore, avec une moyenne de 0,75 km d'écart entre les deux rives, ce qui est pratiquement inégalé si on le compare avec d'autres détroits de même importance dans le monde. Il faut ajouter à cela l'abri portuaire naturel qu'offre la géographie de la Corne d'Or, d'où provient la fameuse légende de la fondation de Byzance réalisée en face de « l'aveugle » (la cité de Chalcédoine, qui avait été fondée sur la rive asiatique malgré l'opportunité qui s'offrait à elle côté européen).

Tous ces éléments rendent le contrôle des détroits crucial, à la fois économi-



Gisèle Durero-Köseoğlu

Aller boire un pot au Café Pierre Loti en contemplant le panorama sur la Corne d'Or fait partie des *musts* d'Istanbul, surtout au printemps, où les touristes nostalgiques cherchent à retrouver les souvenirs de l'écrivain dans la petite demeure de bois patiné, entourée de terrasses et communiquant avec une deuxième maison envahie de glycine... Mais contrairement à ce que l'on a souvent entendu dire, l'actuel Café Pierre Loti n'est pas un lieu où Loti a habité, c'était déjà, à son époque, un café où il avait l'habitude de se rendre pour fumer le narguilé au coucher du soleil.



En effet, en ce qui concerne les habitations de Pierre Loti, on peut rappeler que l'écrivain a séjourné sept fois à Istanbul et qu'une géographie différente est attachée à chacune de ses venues. Dans le roman *Aziyadé*, fruit de son premier voyage à partir de 1876, Loti affirme qu'il a loué, sous le nom d'Arif Effendi, une maison de bois à Hasköy, puis à Eyüp, et qu'il y voit « à droite, la Corne d'Or, sillonnée par des milliers de caïques dorés », ce qui a conduit certains à identifier sa demeure à la bâtisse de l'actuel café. Or, lors de son second voyage, dix ans plus tard, Loti constate que sa maison d'Hasköy a été détruite ; et en ce qui concerne celle d'Eyüp, personne n'a pu en déterminer l'emplacement exact, en dépit des tentatives de reconstitution menées par les spécialistes à partir des itinéraires de Loti et de ses descriptions de l'environnement. Il faut dire que le vrai littéraire est parfois très éloigné de la réalité... On connaît aussi à Divan Yolu une « maison de Pierre Loti », celle qu'il a louée lors de son sixième passage, en 1910, mais on ignore la localisation de celle qu'il a occupée lors de son séjour de 1913, à Fatih, non loin de la mosquée du Sultan Selim, même si l'écrivain Süleyman Nazif y est allé lui rendre visite. Quant au Café qui porte son nom, il semble que l'écrivain l'ait surtout fréquenté en 1894, et surtout de 1903 à 1906, où il y passe de longues heures sur les brouillons de son roman *Les Désenchantées*. En réalité, l'histoire du mythique Café Pierre Loti est aussi romanesque que les écrits du célèbre auteur turcophile !

L'histoire méconnue du Café Pierre Loti

Au XVIII^e siècle, surnommé « le café de la dame », il aurait d'abord été tenu par une femme du nom de « Rabia », puis, à partir de 1880, aurait eu comme propriétaire le gardien du quartier, Ragıp Aga ; après, différents propriétaires l'ont tenu jusqu'aux années 1950, où des mésententes entre les gérants le font péricliter et presque abandonner. C'est alors qu'intervient une femme hors du commun, Sabiha Tansuğ, passionnée par le passé, qui sera ensuite connue pour son extraordinaire collection de costumes féminins et de coiffes ottomanes, dont elle fera un musée, et dont m'a parlé Ferhat Bey, qui gère le café depuis trente-six ans. Sabiha Tansuğ raconte en 1995, dans une interview accordée au journal *Cumhuriyet*, comment elle a ressuscité le Café Pierre Loti ! En voyage à Vienne en 1963, elle ne cesse de s'extasier sur les fameux cafés traditionnels qui ont constitué, depuis le XIX^e siècle, un des attraits de la ville autrichienne. Et sous le charme de la découverte, elle souhaiterait en créer un semblable à Istanbul. Mais comment ? Le destin va vite lui apporter la réponse à sa question, car un jour de 1964, elle gravit, à travers le vieux cimetière ottoman, le chemin qui monte au Café Pierre Loti et découvre l'endroit presque en ruines. Aussitôt, sa décision est prise ! Elle loue le bâtiment et va consacrer toute son énergie à la reconstruction du lieu. Elle embauche deux menuisiers spécialistes de la restauration des demeures anciennes, fait refaire les entourages de fenêtres et les moucharabieh, les plafonds, les vitres colorées. Puis, elle se procure du mobilier d'époque au Grand Bazar, fait disposer un divan, aménage un réchaud à l'ancienne pour préparer le café de façon traditionnelle sur les braises. Enfin, elle se lance dans la collecte de livres, photographies et souvenirs de l'écrivain pour décorer les pièces. Elle fait même confectionner un buste de Pierre Loti qui sera volé par la suite. Les garçons et serveuses en costume, l'exceptionnel panorama, le café servi dans des tasses raffinées, tout contribue au succès du lieu qui devient alors un des incontournables du tourisme stambouliote ! A

cette époque, certains surnomment même le café, « Musée Pierre Loti ». On y tourne des films, des gens célèbres s'y rendent. Le café changera encore de direction, mais en dépit des années, il a conservé intact son charme ; pour l'apprécier, mieux vaut s'y rendre en semaine, en montant le chemin romantique tracé entre les anciennes tombes aux cippes ouvragées, derrière la mosquée d'Eyüp, car la construction du téléphérique permettant d'y accéder facilement le transforme, le week-end, en bruyante kermesse...

Mais au fait, pourquoi les Turcs ont-ils éprouvé le besoin d'immortaliser en ce lieu le nom de l'écrivain français ? En réalité, la reconnaissance qui lui est manifestée n'est pas due à ses écrits littéraires mais plutôt à son engagement aux côtés de la Turquie lors des jours sombres de l'histoire du pays. En effet,



en janvier 1913, suite aux deux guerres balkaniques, Pierre Loti fait paraître *La Turquie agonisante*, qui dénonce la coalition des Européens contre l'Empire ottoman. C'est donc pour le remercier de sa fidélité que le sultan et le grand vizir le reçoivent en visite officielle, du 15 août au 17 septembre 1913. Loti est acclamé par la foule. Les habitants de Kandilli, village du « yali » des Ostrorog, où loge le grand romancier, organisent en son honneur une fête culminant dans une promenade nocturne en caïque, avec une escorte de centaines de bateaux. Par la suite, après la Première Guerre mondiale, Loti est le seul à faire de la partition de l'Empire ottoman un des principaux sujets de son œuvre, avec les livres *Les Alliés qu'il nous faudrait* (1919) et *La Mort de notre chère France en Orient* (1920).



Le fait qu'il se soit dressé « seul contre tous », quitte, parfois, à devenir la risée de ses compatriotes, ou même de détracteurs en Turquie, a suscité la gratitude d'une partie des Turcs. L'engagement de Loti a donc, en partie, fait oublier le romancier, pour privilégier le politique. En 1920, des admirateurs organisent en son honneur une conférence à l'Université d'Istanbul, on le nomme « citoyen d'honneur » de la ville et on pose sur la façade de sa maison de Divan Yolu, une inscription gravée dans le marbre : « Pierre Loti, de l'Académie française, le noble et fidèle ami des Turcs dans leurs jours de prospérité ou de malheur, a habité cette maison en 1910 ». C'est pourquoi, en 1921, bien qu'il n'apprécie pas beaucoup Loti comme écrivain, Atatürk lui écrit une lettre de remerciements, lui fait offrir un tapis et l'invite à venir comme « ami des Turcs ». Mais Loti, très malade, ne reverra plus jamais la Turquie. Le 23 janvier 1922, le préfet de Constantinople inaugure, à Sultanahmet, la rue « Piyer Loti » et la colline du café portera désormais le nom du célèbre écrivain. Un journal français rapporte, des années plus tard, ce commentaire de Loti peu avant sa mort : « Le Café Pierre Loti, c'est mon plus beau titre de gloire, avec la plaque que l'on a posée, en ville, sur la maison que j'ai habitée... »





Sirma Parman

Il y a quelques semaines, « **Shot Sage Blue Marilyn** » d'Andy Warhol s'est vendu pour 195 millions de dollars aux enchères de Christie's, battant deux records différents. Étant l'une des peintures cultes du pop art, la peinture est devenue à la fois l'œuvre d'art la plus chère du XXe siècle et l'œuvre la plus chère d'un artiste américain jamais vendue aux enchères. Avant cette vente, l'œuvre d'art la plus chère du XXe siècle était « Les Femmes d'Alger » de Pablo Picasso.

« **Shot Sage Blue Marilyn** », avait été réalisée par Warhol en 1964, à partir d'une photo pour la promotion d'un film de Monroe. Cette œuvre d'art (peinte à l'encre de sérigraphie et à l'acrylique) est définitivement devenue l'une des images iconiques de l'art moderne. C'est cette situation iconique qui donne à l'œuvre sa vraie valeur. Même quelqu'un avec peu de connaissances en art moderne a probablement vu les célèbres prints de Marilyn Monroe d'Andy Warhol.

Marilyn dans chaque maison

Bien sûr, à mesure que la popularité des œuvres et des artistes devenus si emblématiques augmente, la demande pour ces œuvres augmente également. Les œuvres facilement copiées d'artistes symboliques de l'art moderne comme Warhol, Basquiat et Haring font partie des collections de nombreux amateurs d'art. Surtout pendant la pandémie de Covid-19, les achats d'œuvres d'art en ligne ont pris une grande importance et les prints et dessins de ces 3 artistes font partie des œuvres que les collectionneurs préfèrent acheter en ligne.

De nos jours, les achats en ligne sont devenus sûrs. Cependant, il est très difficile d'être sûr de l'originalité de l'œuvre que vous recevez en ligne. Les imprimés « Marilyn » d'Andy Warhol sont l'une des contrefaçons les plus vendues sur Internet. J'ai lu quelque part que les gens qui vendent des *fake Warhols* racontent qu'ils ont obtenu la permission d'Andy de récupérer des peintures abandonnées dans les poubelles de *Factory*.

Les toiles iconiques « Marilyn » de Warhol, la première de plusieurs ensembles d'œuvres présentant l'image de Marilyn Monroe, ont été présentées à l'origine en 1962 et elles ont été rapidement *sold out*. Ils étaient au prix de 250\$, aujourd'hui vous pouvez les vendre pour 50 millions de dollars. Cinq ans plus tard, en 1967, l'atelier de Warhol a commencé à publier des prints. À l'époque, un collectionneur pouvait acheter un ensemble complet de 10 prints « Marilyn » différents pour seulement 500\$. Actuellement, un portefeuille complet, avec des numéros correspondants et en bon état, coûterait 2,5 millions de dollars.

Au fil des années, de nombreux portefeuilles ont été divisés afin que les prints puissent être vendus individuellement. Donc il existerait plus de 2.500 prints de Marilyn. Mais malgré ces chiffres élevés, il n'y en avait pas assez pour satisfaire la demande des fans. Comme vous pouvez l'imaginer, cette très forte demande a entraîné toutes sortes de problèmes de contrefaçons.



Bien sûr, la grande majorité des collectionneurs achètent en pensant que les œuvres qu'ils achètent sont originales. Cependant, une partie des acheteurs, notamment ceux qui achètent des œuvres d'art sur internet, souhaitent simplement décorer leurs murs à un prix abordable, sans trop prêter attention à l'originalité des œuvres. L'existence de ce deuxième groupe provoque bien sûr une augmentation des œuvres d'art contrefaites. Mais puisque ces acheteurs ne sont pas des fraudeurs, la question à débattre est légèrement différente. Les collectionneurs escroqués paient malheureusement des prix très élevés pour ces prints contrefaits.

Achèteriez-vous en ligne des œuvres d'art sans documentation d'authentification ? Honnêtement, je ne pense pas que je pourrais faire ça ! Après que le « **Shot Sage Blue Marilyn** » soit devenu le tableau le plus cher du XX^{ème} siècle, l'intérêt pour ces estampes augmentera probablement encore plus. Si vous voulez avoir une « Marilyn » originale, vous devez être très prudent.



Michael Emami

Il existe une idéologie culte selon laquelle l'art de Vincent Van Gogh aurait ouvert la voie à l'art moderne alors qu'il luttait pour comprendre sa place dans le monde. Mais était-ce réellement une croyance fondée ? Dans mon nouvel article, je vais explorer ce sentiment populaire et trouver la cause sous-jacente de cette idéologie et de cette croyance très intéressantes.

Il n'y a presque personne au monde qui ne connaisse pas Vincent Van Gogh, de son style de peinture emblématique, à sa mort prématurée tragique, en passant par sa relation admirable et exemplaire avec son frère Théo, qui a joué un rôle déterminant en soutenant Vincent tout au long de sa courte vie turbulente. Vincent Van Gogh est né le 30 mars 1853 dans une famille néerlandaise de la classe moyenne supérieure qui est devenue à titre posthume l'une des figures les plus célèbres et les plus influentes de l'histoire de l'art occidental. Son énergie extraordinaire et son dévouement à l'art étaient si puissants qu'en une décennie, il a créé environ 2 100 œuvres d'art, dont environ 860 peintures à l'huile dont la plupart datent des deux dernières années de sa vie.

Vincent, malgré son état mental et émotionnel, était en fait incroyablement intelligent, il parlait quatre langues et connaissait très bien l'art. Cela dit, je crois qu'après une période tumultueuse de vie avec Paul Gauguin, il a commencé à éprouver et à souffrir d'une manie aiguë qui l'a amené à avoir des hallucinations et à entendre des voix qui l'ont poussé à se couper l'oreille.

En regardant la nuit étoilée, je ne peux m'empêcher de penser que pour Vincent, l'art était une source de croyance profonde en un être supérieur et un moyen de consoler les esprits

La Nuit étoilée de Vincent Van Gogh

troublés des gens. De plus, la nature était pour lui une source de beauté infinie et les étoiles avaient une signification spirituelle profonde à ses yeux.

Je ne suis pas sûr qu'il était vraiment l'homme fou que la plupart croient qu'il était au lieu de cela, je crois qu'il était un homme troublé avec beaucoup de sentiments et d'émotions qu'il avait du mal à exprimer physiquement ou verbalement, mais qu'il était capable d'exprimer dans ses peintures. Bien qu'il ait peint pendant un peu plus de huit ans avant sa mort prématurée, il a laissé des centaines d'œuvres d'art qui sont toujours admirées et aimées par tous les peuples de toutes les nations.

Alors, comment un homme avec une telle dépravation mentale et physique pouvait-il peindre un grand chef-d'œuvre, tel que la nuit étoilée en étant interné dans un asile psychiatrique à Saint Rémy ? La réponse est assez claire. En fait, c'est précisément parce qu'il était dans cet asile que Vincent était en paix et pouvait se concentrer et canaliser son énergie dans ses peintures. L'asile lui a donné l'opportunité d'explorer son amour pour la nature, la couleur et les pauvres gens ordinaires qui, selon lui, étaient privés de tout ce qui donne du réconfort, alors il les a peints dans des champs de blé et dans des conditions de

travail extrêmes montrant leur douleur et leur agonie.

La nuit étoilée n'était pas une coïncidence pour Vincent. En fait, il pensait à la nuit étoilée depuis les premiers jours de son arrivée à Saint Rémy. Dans cette peinture très chargée, il crée quelque chose que nous ne pouvons ni voir ni toucher. Il utiliserait de la peinture pour montrer un ciel électrique, c'est ainsi qu'il veut que nous imaginions le ciel nocturne. Vincent essaie de nous montrer un nouveau monde, loin de la méthode classique de la peinture et du sujet. Dans la nuit étoilée, il voulait que nous voyions le ciel tel qu'il le voyait et que nous le regardions, il voulait que notre imagination soit impuissante et que nos esprits soient ravis et excités alors qu'il ouvrait inconsciemment la voie à l'art moderne loin du monde classique de l'art tel que nous le connaissons maintenant.

Le ciel est le point central de la peinture, il est peint avec le pinceau court, signature de Vincent. Il y a appliqué d'épaisses couches de peinture, nous pouvons voir comment il applique la technique de l'empâtement, peignant de façon si épaisse parfois directement à partir du tube, étalant de la peinture comme du beurre avec un couteau à palettes.

Ce sont ces lourds coups de pinceau poignardés qui distinguent Vincent des autres peintres postimpressionnistes. Ironiquement, quelques semaines avant de commencer ce travail dans l'un de ses épisodes maniaques, Vincent a essayé de s'empoisonner en avalant de la peinture et

de la térébenthine en se tuant littéralement de couleurs alors qu'il utilisait les mêmes tubes pour peindre la nuit étoilée.

La couleur était la façon de communiquer de Vincent, il avait une tendance innée et même avant-gardiste à être attiré par des couleurs intenses et vibrantes. Les personnes qui ont réellement influencé son adaptation des couleurs vives qu'il a utilisées dans sa peinture étaient des œuvres d'art de peintres tels que Rubens et Delacroix. Vincent adorait la Technique de Delacroix sur la théorie des couleurs qu'il étudiait avec véhémence pour donner à ses peintures un contraste extrême et un impact élevé comme les couleurs rouge et vert ou bleu et orange.

Dans la nuit étoilée, Vincent peint sur la base d'une vision idéalisée de ce à quoi ressemblerait un beau village serein la nuit sous une nuit étoilée. Vincent a dû peindre de mémoire puisque la scène se déroule la nuit et que toutes les étoiles célestes étaient visibles pour lui et qu'il le sache ou non, il a dessiné une image spectaculaire des étoiles avec une ressemblance frappante avec la galaxie tourbillonnante. Pour Vincent, la nature était la source d'une énergie infinie et les étoiles avaient une signification spirituelle profonde, les mêmes étoiles qui reconfortaient Vincent lorsqu'il les regardait la nuit.

Il a été libéré de l'asile et a déménagé dans le village d'Auvers au nord de Paris où il a passé ses derniers jours avant de se suicider. Il est mort en 1890 d'une blessure par balle auto-infligée. Vincent est mort sans savoir à quel point son travail était important pour le monde de l'art moderne. Vincent Van Gogh était au bord du succès, de la reconnaissance et de la célébrité, quelque chose qu'il a cherché désespérément toute sa vie et qu'il espérait devenir.

